This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

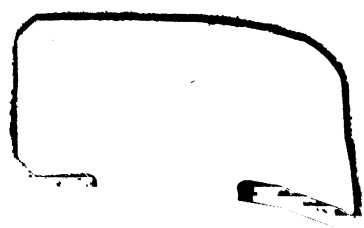
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.



THEATRE
DE VOLTAIRE.

TOME SIXIÈME.

THÉATRE
DE VOLTAIRE.

TOME SIXIÈME.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCCIX.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
165849
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1900.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

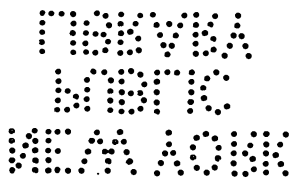
CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 24 février 1752.



PRÉFACE.

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paroît impraticable et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser, et le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes; et on a eu surtout pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive, et l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que Cicéron occupa : son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans savent en quel temps Cicéron était à la tête de Rome. Plus le dernier

siécle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré : nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu long-temps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable : l'auteur était superficiellement connu, le consul était presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que Cicéron aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où Alexandre avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que, s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle; mais, comme César n'eût été que le second des orateurs, Cicéron n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde; et quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'Arpinum pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de

l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnaient à Rome!

Ce qui étonne surtout, c'est que, dans le tumulte et les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'État et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de Newton, et les idées de Leibnitz, comme Cicéron rendait compte des principes de Zénon, de Platon et d'Epicure, mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie?

Ce que peu de personnes savent, c'est que Cicéron était encore un des premiers poëtes d'un siècle où la belle poésie commençait à naître: il balançait la réputation de Lucrèce. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur Marius, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altisoni subitò pinnata satelles,
Arboris è trunco, serpentis saucia morsu,

Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varià graviter cervice micantem;
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu à solis nitidos convertit ad ortus.

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs ; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans ROME SAUVÉE, et dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires*.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce; il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de

goût, on apercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc Cicéron passe-t-il pour un mauvais poëte ? parce qu'il a plu à Juvénal de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam, me consule, Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur qui a voulu en exprimer les défauts en français n'a pu même y réussir :

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née !

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer ait fait un vers si impertinent ? Il y a des sottises qu'un homme de génie et de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire Cicéron incapable de la poésie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père

de Rome. Juvénal, dans le siècle suivant, adopta ce bruit populaire, et le fit passer à la postérité dans ses déclamations satiriques ; et j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au père Mallebranche ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon sens croira que le père Mallebranche ait fait quelque chose de si absurde ? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le temps ; et si le père Mallebranche était un grand homme, on dirait un jour : Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à Cicéron trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme et à son ami, et on impute à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs ; je

l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuses de sensibles. Cicéron, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur pour avoir perdu de très petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme et à son ami qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, et d'être persécuté par des ingrats et par des perfides? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, et l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches; il parlait de son affliction sans honte, et de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut et humain. Préférerait-on la politique de César, qui dans ses *Commentaires* dit qu'il a offert la paix à Pompée, et qui dans ses lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner? César était un grand homme; mais Cicéron était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poëte, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile; que son ame ait été sensible et vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat, dont la moitié était animée contre lui

par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux même dont il fut l'oracle, le libérateur et le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, et il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encore l'ame farouche de Catilina, que l'ame généreuse et noble de Cicéron qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que Cicéron est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hasardent tout sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de Catilina. Ben-Johnson n'a pas manqué dans cette tragédie historique de traduire sept ou huit pages des *Catilinaires*, et même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler Cicéron en vers. La prose du consul et les vers des autres personnages font, à la vérité, un contraste digne de la barbarie du siècle de Ben-Johnson ; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple sérieux et instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous, qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de Cicéron et de la république romaine ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point Cicéron, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils sont seulement moins sensibles aux beaux-arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient faits en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés Gaulois heureusement que les Grecs et les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, et beaucoup plus que *Zaïre*; mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme *Zaïre* sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite, et une seule scène entre César

et Catilina était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces ; et l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, et tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les savants ne trouveront pas ici une histoire fidèle de la conjuration de Catilina. Ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire ; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que Cicéron, Catilina, Caton, César, ont fait dans cette pièce n'est pas vrai ; mais leur génie et leur caractère y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de Cicéron, on a du moins étalé toute sa vertu et tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans Catilina ces contrastes de férocité et de séduction qui formaient son caractère ; on a fait voir César naissant, factieux et magnanime, César fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agents d'une

petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qui par là sont indignes de figurer sur la scène avec Cicéron, César et Caton.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, et s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, et tout le prix qu'on attend.

PERSONNAGES.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
Conjurés.
Licteurs.

Le théâtre représente, d'un côté, le palais d'Aurélie; de l'autre, le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA.

(Soldats dans l'enfoncement.)

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Éteindre de ton nom la splendeur usurpée!

Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal, [1]
Ce César si terrible, et déja ton égal!
Quoi! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence?
Mais le piège est tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime : [2]
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
De mes sanglants projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés, et de père, et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous. (1)

SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS, affranchis et soldats dans le lointain.

CATILINA.

Eh bien! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos desseins et Rome dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs serments et leur foi.
Mais tout est-il prévu? César est-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conspirer sans César!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer;
Dans ce piège sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste.
Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite;
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous. [3]

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître;
Il aime la patrie, et tu dois le connaître:
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends; tu sais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi [4]
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi;
Quand sa haine impuissante, et sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne;
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.

J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglants mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi; l'amour m'a servi mieux.
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.
(Aux conjurés, qui sont dans le fond.)
Vous, courez dans Préneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts:
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez, et gardez vos serments.
(A Céthégus.)
Toi, conduis d'un coup-d'œil tous ces grands mouvements.

SCÈNE III.

AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

Ah! calmez les horreurs dont je suis poursuivie;
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel spectacle, et quel réveil affreux!
Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je voi[illegible]doublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!

Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, sont-ils donc revenus ?
De ce front si terrible éclaircissez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins, nos cœurs, nos intérêts ;
Au nom de notre fils, dont l'enfance est si chère,
(Je ne vous parle point des dangers de sa mère,
Et je ne vois, hélas ! que ceux que vous courez :)
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés ;
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune, [5]
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le sénat, le peuple, divisés,
Une foule de rois l'un à l'autre opposés :
On se menace, on s'arme ; et, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage, et de justes mesures.

AURÉLIE.

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous ?
En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel ! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux ?
Souvent les noms de fille, et de père, et de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.

Notre hymen lui déplut, vous le savez assez;
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste!
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux, sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point; ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne puis m'expliquer; mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneur et de gloire. [6]

AURÉLIE.

La gloire est bien douteuse, et le péril certain. (2)
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?
Les noirs pressentimens viennent m'épouvanter

J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché!
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;
De mon père au sénat je vois percer le flanc:
Vous-même, environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrents de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez: Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, et non pas des murmures,
Quand je sers et l'État, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

Ah, cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée:
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner:
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras: déjà ta conduite est suspecte [8]
A ce consul sévère, et que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! lui, mon lâche rival!

SCÈNE IV.

CATILINA, AURÉLIE; MARTIAN, l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :
Il vous mande en secret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius séduit le craigne et le révère ;
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur :
Mais de vos sentiments j'attends plus de grandeur.
Allez; souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi, vous! femme, et Romaine, et du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition.
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître; adieu: mais connais-moi ;
Apprends que cette épouse, à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,

Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

SCÈNE V.

CICÉRON, dans l'enfoncement; le chef des licteurs, CATILINA.

CICÉRON, au chef des licteurs.

Suivez mon ordre; allez; de ce perfide cœur
Je prétends sans témoin sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi! c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui, vous?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.

Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome et le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui règne sur les rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'État être un jour le soutien :
Mais pour être consul, devenez citoyen.
Pensez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance,
En décriant mes soins, mon état, ma naissance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère et bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges;

Qui comptez tous vos jours, et marquez tous vos pas,
Par des plaisirs affreux, ou des assassinats;
Qui savez tout braver, tout oser et tout feindre;
Vous enfin, qui, sans moi, seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre usage ont mis en vous les dieux;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout dans votre âme aveugle est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Mais voix, que craint l'audace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais, devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome; il est dans l'Etrurie;
On parle de Préneste; on soulève l'Ombrie;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite, aux meurtres préparés;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux; que j'ai partout des mains;
Que, malgré vous encore, il est de vrais Romains;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,

Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés.
De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'État que nous servons tous deux :
Je fais plus : je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égarements,
D'une ardente jeunesse impétueux enfants;
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, et le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république;
Que, soldat en Asie, et juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès et nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi, je la trahirais! moi, qui l'ai su défendre!

CICÉRON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'État, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils soutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, et Pompée et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?

Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté?...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous; l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non: mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être;
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître:
Il préside au sénat, et je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable:
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICÉRON, seul.

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?
Tu ne peux m'imposer, perfide; ne crois pas
Éviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

SCÈNE VI.

CICÉRON, CATON.

CICÉRON.

Eh bien! ferme Caton, Rome est-elle en défense?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déja ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

CICÉRON.

Du sénat?

CATON.

Enivré de sa grandeur suprême, [11]
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers. (5)
La vertu disparaît; la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons; j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage et la postérité.
Fesons notre devoir; les dieux feront le reste.

CATON.

Eh! comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahison marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des soldats, subalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard;
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorants?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina.[12]
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.

L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome ;
Mais, pour sauver l'État, il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer ; mais je connais son âme :
Je sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore ; il ne veut point de maître ;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons ; n'attendons pas que, de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

TANDIS que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence;
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat; ce corps faible et jaloux
Avec joie, en secret, l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant, qu'on voit, d'un faible effort,
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

Il a des envieux : mais il parle, il entraîne ;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine ;
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ses cris injurieux :
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, et qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressants,
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis.
Mon parti seul m'alarme, et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, et surtout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse? tu crains une femme et des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils, partagent trop ses vœux.
O Rome! ô nom fatal! ô liberté chérie!
Quoi! dans ma maison même on parle de patrie!

Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfants,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais César!

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe; et s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace;
Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné. [15]
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.

O d'un chef de parti dur et pénible emploi!

CÉTHÉGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi, malgré mes soins, et malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière;
Vous lui donnez Préneste; il devient notre appui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre :
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier;
Son crédit peut nous nuire; il peut nous appuyer :
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien?
Pourquoi vous abaisser à briguer ce soutien?
On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher, alors que je vous sers?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute, et sur votre vaillance
J'ai fondé dès long-temps ma plus forte espérance;

Mais César est aimé du peuple et du sénat;
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il vole à la fortune.
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal:
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel est son caractère:
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens: faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous:
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie;
Je ferai plus peut-être: en un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.
(A Céthégus.)
Va; prépare en secret le départ d'Aurélie;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas;
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez ; j'espère en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCÈNE III.

CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien, César, eh bien! toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatants destins,
Toi, né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave ?
Tu le hais, je le sais, et ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend ;
Et tu balancerais? et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage ?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui ?
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels,

Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siège au-dessus de toi sur la pourpre romaine ?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'État, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ;
Vois ces lâches vainqueurs, en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible !
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra ; compte sur mon service.
Je ne peux te trahir ; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvements spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non; je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine et du Tage,
La victoire m'appelle, et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne; et s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla, dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,

Sylla nous a réduits à la captivité :
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels États, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers? [16]
Tu peux avec le temps être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire;
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des temps, et moi, je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou régner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas temps de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le sénat, abaisse des ingrats,

Tu le peux, j'y consens; mais si ton âme aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CATILINA.

Ah! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime;
Et, s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCÈNE V.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

César s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous servir, et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fidèles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCÈNE VI.

CATILINA, les conjurés.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;
Vous tous, braves guerriers, de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.
Encor quelques moments, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérants,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui, pour récompense,
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire:
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirants sous vos bras:
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;

Mais surtout qu'un concert unanime et parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle, on doit saisir Préneste ;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent ; je sors, et je marche à leur tête.
Au-dehors, au-dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'est là que par les droits que vous donne la guerre
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.
(Il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps.

LENTULUS.

Je dois les amener sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits ; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.

Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron :
Immolez César même, oui, César, et Caton.
Eux morts, le sénat tombe, et nous sert en silence.
Déja notre fortune aveugle sa prudence;
Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes;
Que Rome et Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers domté qu'on osait vous ravir.

(A Céthégus et à Lentulus-Sura.)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans (4) sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat!

MARTIAN.

Périsse l'infidèle
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups!

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière est à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS, affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout est-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, seigneur; Mallius, à ses serments fidèle,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au-dehors, au-dedans, les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du Sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglants sacrifices;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardents émissaires
Oseraient épier nos terribles mystères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer;

Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connaît-il mes projets? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomtable, et ce superbe choix
Des descendants de Mars et des vainqueurs des rois;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin; dis-moi s'il est à craindre?

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est là mon premier pas; c'est un des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.

La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

SCÈNE II.

AURÉLIE, CATILINA, CÉTHÉGUS, etc.

AURÉLIE, une lettre à la main.

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire....
Eh bien! je reconnais le seing de votre père.

AURÉLIE.

Lis....

CATILINA lit la lettre.

« La mort trop long-temps a respecté mes jours,
« Une fille que j'aime en termine le cours.
« Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
« De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
« Je sais de votre époux les complots odieux.
« César qui nous trahit veut enlever Préneste.
« Vous avez partagé leur trahison funeste.
« Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux... »
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA, à Céthégus.

Il pourra nous servir.

(A Aurélie.)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir. [17]
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le silence et la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien! que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même instant;
Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons; je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé; César est accusé:
C'est ce que j'attendais; tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen est secret; je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans son courroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire;
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,

Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage. [18]
Tout est prêt; on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il est digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié; la carrière est ouverte;
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée :
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais; il fut aisé, cruels, de me séduire !
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.

Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore ;
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître ;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi ;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante ;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné ;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, et qui me fut soumis ?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis ?
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un consul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère ?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

AURÉLIE.

Je menace le crime.... et je tremble pour toi.
Dans mes emportements vois encor ma tendresse ;
Frémis d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur ;

C'est assez m'offenser. Écoutez : je vous aime ;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne ;
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne :
Mais sachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
Quoi! tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, AURÉLIE, etc.

SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus ;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise ;
Nonnius vient dans Rome ; il sait notre entreprise.
Un de nos confidents dans Préneste arrêté
A subi les tourments, et n'a point résisté.
Nous avons trop tardé ; rien ne peut nous défendre ;

Nonnius au sénat vient accuser son gendre;
Il va chez Cicéron, qui n'est que trop instruit.

AURÉLIE.

Eh bien! de tes forfaits tu vois quel est le fruit.
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu désabusé? [19] tes yeux sont-ils ouverts?

CATILINA, après un moment de silence.

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais.... me trahiriez-vous?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger;
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre;
Il n'est que ce parti quand on est découvert:
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd:

Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers;
Coupable, je t'aimais; malheureux, je te sers:
Je mourrai pour sauver et tes jours et ta gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire;
Je l'avais mérité.

CATILINA, l'arrêtant.

Que faire, et quel danger?
Écoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède.... il faut vous satisfaire...
Mais... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, et Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis; et le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCÈNE IV.

CATILINA, CÉTHÉGUS, affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer; ton génie invincible,
Animé par l'obstacle, en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'État:
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire?

CÉTHÉGUS, à Catilina.

Tu te tais, et tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie; et dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les moments, et j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suspendra pour un temps sa course et sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté:
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves, et sicaires;

Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius :
Allez; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille ;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille ;
Attirez-le, en parlant, vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur,
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous.... Ciel, que vois-je?

SCÈNE V.

CICÉRON, les précédents.

CICÉRON.

ARRÊTE, audacieux coupable;
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez....
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires?
Sont-ils ainsi que vous des Romains consulaires

Que la loi de l'État me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons!

CICÉRON.

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(On emmène Septime et Martian.)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius : il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins, sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCÈNE VI.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

CÉTHÉGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissants efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit:
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le sénat en tumulte est déja divisé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je; au sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons... Où vais-je?

CÉTHÉGUS.

Eh bien!

CATILINA.

Aurélie! ah! grands dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Écartez-la surtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de sièges forme un cercle dans cette salle; le siège de Cicéron, plus élevé, est au milieu.

CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, retirés vers le devant.

SURA.

Tous ces pères de Rome au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblants tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissants travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, et, par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déja nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'État,
Cet antique respect, et cette idolâtrie
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des âmes stoïques;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, respecté, n'a fait que des jaloux;
Caton est sans crédit; César nous favorise:
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit!
Tout homme a sa faiblesse, et cette âme hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu sais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts...

CÉTHÉGUS, en le tirant à part.

Caton approche; écoute.

(Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.)

SCÈNE II.

CATON entre au Sénat avec LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURÉNA, CÉSAR, CATULLUS, MARCELLUS, etc.

CATON, en regardant les deux conjurés.

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidents
S'occupent en secret de soins trop importants.
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence.
Déja la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler;
L'âme de ce tyran dans le sénat respire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends assez, Caton; qu'osez-vous dire?

CATON, en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, et dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous? et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.

Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(César s'assied.)

CATON, à César.

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée, en ces périls, soit encore arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCÈNE III.

CICÉRON, arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.

Ah! dans quels vains débats perdez-vous ces instants?
Quand Rome à son secours appelle ses enfants,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le signal des fureurs,
Qu'on a déja versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS.

O ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICÉRON, debout.

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême
Aux yeux de Céthégus j'avais surpris moi-même.
Nonnius, mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous arrive de Préneste.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,
M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort; on court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
Égaré, furieux, se frayait un chemin:
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.

(Cicéron s'assied avec le sénat.

SCÈNE IV.

CATILINA, debout entre CATON et CÉSAR; (Céthégus est auprès de César, le sénat assis.)

Oui, sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe? toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?...

CÉSAR.

Nous pourrons le punir; mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition. [21]
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,

Le désordre en tous lieux, et surtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée :
Il vous parle pour elle; et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su; j'ai sauvé l'État, Rome, et vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius; (5)
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICÉRON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver;
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.

Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON, aux licteurs.

Courez chez Nonnius; allez, et qu'à nos yeux
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît quand vous délibérez.
Eh bien! sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICÉRON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignait de mes regards la lumière odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah! cruel! ce n'est pas la première famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainsi : c'est donc là notre sort!
Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudisse, et qu'on te récompense.

Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton service, et tes droits, et tes titres.
O vous, des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment: jugez entre elle et lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome, il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi! Rome est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, et doit être honoré. (6)
(A Catilina.)
Tu me connais: en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome! ô ma patrie! ô dieux du Capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui!
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?

César, vous m'entendez ; et Rome, trop à plaindre,
N'aura donc désormais que ses enfants à craindre ?

CLODIUS.

Rome est en sûreté ; César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICÉRON.

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardents, et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et sa tranquille rage
Sans crainte et sans danger médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis ;
Il proscrit le sénat, et s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes :
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes :
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droits et de formalités ;
Clodius à mes yeux de son parti se range ;
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné ?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCÈNE V.

LE SÉNAT, AURÉLIE.

AURÉLIE.

O vous, sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance:
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.

(En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.)

Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, en montrant Catilina.

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux!

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

O ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi! monstre sanguinaire,
Quoi! c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père!

(Des licteurs la soutiennent.)

CATILINA, se tournant vers Céthégus, et se jetant éperdu entre ses bras.

Quel spectacle, grands dieux! je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais, si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA, se tournant vers Aurélie.

Aurélie, il est vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé.... Respectez mon cœur, mon désespoir....
Songez qu'un nœud plus saint et plus inviolable....

SCÈNE VI.

LE SÉNAT, AURÉLIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

O comble de la rage et de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Justes Dieux ! où me réduisez-vous ?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître ;

Vous baissez devant lui vos yeux intimidés;
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURÉLIE.

Va, monstre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,
Fidèle à mes serments, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!

(Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.)

Murs sacrés, dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

(Elle se frappe.)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON, se levant.

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable!

AURÉLIE.

Je devais.... un billet remis entre vos mains....
Consul.... de tous côtés je vois vos assassins....
Je me meurs....

(On emmène Aurélie.)

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang, et tant d'assassinats?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié:
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu;
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglants dans ta tribune épars,
Des inconstants Romains repaissent les regards.

Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage;
C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir;
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puissance?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le sénat balance?

CATILINA.

La guerre est déclarée; amis, suivez mes pas.
C'en est fait; le signal vous appelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

(Il sort avec quelques sénateurs de son parti.)

CICÉRON.

Eh bien! choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains! ô majesté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie!
Lucullus, Muréna, César même, écoutez!
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles:
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles!
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui. (7)

SCÈNE VII.

LE SÉNAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON, en lisant.

Quoi ! d'un danger plus grand l'État est menacé !
« César qui nous trahit veut enlever Préneste ».
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste !
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

CÉSAR.

J'ai lu ; je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.
(Il sort.)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons, servons l'État, contre eux et contre lui.
(A une partie des sénateurs.)
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,
Courez au Capitole, et défendez vos dieux :
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.

(A d'autres sénateurs.)

Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maître;
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.

(Les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.)

Point d'esprit de parti, de sentiments jaloux:
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrasement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage et mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CATON, et une partie des sénateurs debout en habit. de guerre.

CLODIUS, à Caton.

Quoi! lorsque défendant cette enceinte sacrée
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le sénat s'exposant au danger
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave :
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave!
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, et contre des Romains!
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre!
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort
Condamne insolemment ses maîtres à la mort. (8)
Catilina pour nous serait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'État;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais sachez que le sang de nos patriciens,
Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,

Ce sang si précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject et le plus condamnable.
Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite, et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver ou perdre la patrie.
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtiments plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le sénat; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur; il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée et des conspirateurs
Que l'orgueil des faisceaux et les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers? Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?

Vous redoutez César ! Et qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé ?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux ; montrez-vous le remède ?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus : mais voici votre père.

SCÈNE II.

CICÉRON, CATON, une partie des sénateurs.

CATON, à Cicéron.

VIENS; tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur ;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire ;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre et d'un champ de carnage.
La flamme, en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête :
Ma main les a saisis ; leur juste mort est prête.

Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;
Et là, sur des amas de mourants et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraie un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces moments les soins de son grand cœur;
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers moments.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles;
Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie :
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,

Semblait inviter Rome à le servir un jour ;
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

SCÈNE III.

LE SÉNAT, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh bien! dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux?

CÉSAR.

Des mortels méprisables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.

C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, consul? et quels sont vos desseins?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne!
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'État votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire;
Je vous connais; je sais ce que vous pouvez faire;
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir;
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.
Partez, justifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius, et délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde.
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR, en l'embrassant.

Cicéron à César a dû se confier;
Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier.

(Il sort.)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICÉRON.

Va; c'est ainsi qu'on traite avec les grandes âmes.
Je l'enchaîne à l'État en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indomté, dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.)
Eh bien! les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va partout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiège et nous presse;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfants,
En creusant vos tombeaux il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;

Tout son génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le sang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie et vos témérités;
Ma puissance absolue est de peu de durée;
Mais, tant qu'elle subsiste, elle sera sacrée.
Vous aurez tout le temps de me persécuter;
Mais, quand le péril dure, il faut me respecter.
Je connais l'inconstance aux humains ordinaire.
J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accusé sur des prétextes vains
Remercia les dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme.
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
A l'État, malgré vous, j'ai consacré mes jours;
Et, toujours envié, je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
Et si, dans ce grand jour, la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés; César est au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat.
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez... Je vois César, et Rome est triomphante.
(Il court au-devant de César.)
Ah! c'est donc par vos mains que l'État soutenu...

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius est couvert d'une immortellè gloire;
Le courage et l'adresse ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des âmes héroïques
A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms;
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui subjugua l'Asie, et détruisit Carthage.
Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui. (9)
Les soldats de Sylla renversés sur la terre
Semblent braver la mort et défier la guerre.
De tant de nations ces tristes conquérants
Menacent Rome encor de leurs yeux expirants.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.
Mais il est, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entourés d'ennemis immolés à sa rage

Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
J'aimai Catilina: mais vous voyez mon cœur;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands dieux! que ce héros soit toujours citoyen!
Dieux! ne corrompez pas cette âme généreuse;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE CATILINA.

[1] Mais surtout que ne puis-je à mes vastes desseins
Du courageux César associer les mains !
. . . . . .

[2] Ce César que je crains, mon épouse que j'aime.
Il faut que l'artifice aiguise dans mes mains
Ce fer qui va nager dans le sang des Romains.
Aurélie à mon cœur en est encor plus chère ;
Sa tendresse docile, empressée à me plaire,
Est l'aveugle instrument d'un ouvrage d'horreurs.
Tout ce qui m'appartient doit servir mes fureurs.

[3] Crois-moi, quand il verra qu'avec lui je partage
De ces grands changements le premier avantage
La fière ambition qui couve dans son cœur
Lui parlera sans doute avec plus de hauteur.

[4] Ne me reproche rien : l'amour m'a bien servi.
C'est chez ce Nonnius, c'est chez mon ennemi,
Près des murs du sénat, sous la voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la perte est préparée.
Ce souterrain secret au sénat nous conduit :
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
Du succès que j'attends mon hymen est le gage.
L'ami de Cicéron, l'austère Nonnius,
M'outragea trop long-temps par ses tristes vertus.
Contre lui-même enfin j'arme ici sa famille ;
Je séduis tous les siens, je lui ravis sa fille ;
Et sa propre maison, par un heureux effort,
Est un rempart secret d'où va partir la mort.

Préneste en ce jour même à mon ordre est remise.
Nonnius, arrêté dans Préneste soumise,
Saura, quand il verra l'univers embrasé,
Quel gendre et quel ami le lâche a refusé.

CATILINA.

[5] Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune
Exigent ces apprêts qui vous glacent d'effroi;
Mais vous, si vous songez que vous êtes à moi,
Tremblez que d'un coup-d'œil l'indiscrète imprudence
Ose de votre époux trahir la confiance.

AURÉLIE.

[6] Vous nous perdez tous deux; tout sera reconnu.

CATILINA.

Croyez-moi, dans Préneste il sera retenu.

AURÉLIE.

Qui? mon père! osez-vous.... que votre âme amollie....

CATILINA.

Vous l'affaiblissez trop : je vous aime, Aurélie;
Mais que votre intérêt s'accorde avec le mien;
Lorsque j'agis pour vous ne me reprochez rien:
Ce qui fait aujourd'hui votre crainte mortelle
Sera pour vous de gloire une source éternelle.

[7] Allez; Catilina ne craint point les augures.
Étouffez le reproche, et cessez vos murmures;
Ils me percent le cœur, mais ils sont superflus.

(*Il prend sur la table le papier qu'il écrivait, et le donne à un soldat qu'il fait approcher.*)

Vous, portez cet écrit au camp de Mallius.

(*A un autre.*)

Vous, courez vers Lecca dans les murs de Préneste;
Des vétérans, dans Rome, observez ce qui reste.
Allez : je vous joindrai quand il en sera temps;
Songez qui vous servez, et gardez vos serments.

(*Les soldats sortent.*)

AURÉLIE.

Vous me faites frémir; chaque mot est un crime.

CATILINA.

Croyez qu'un prompt succès rendra tout légitime :
Que je sers et l'État, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

. . . . . .

[8] Tu te perdras; déja ta conduite est suspecte
A ce consul sévère et que Rome respecte;
Je le crains; son génie est au tien trop fatal.

CATILINA.

Ne vous abaissez pas à craindre mon rival;
Allez; souvenez-vous que vos nobles ancêtres, etc.

[9] C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
A l'aspect des faisceaux dont le peuple m'honore,
Je sais quel vain dépit vous presse et vous dévore;
Je sais dans quel excès, dans quels égarements,
Vous ont précipité vos fiers ressentiments.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Pour me la disputer, il faut en être digne.
La valeur d'un soldat, le rang de vos aïeux, etc.

[10] Les soupçons du sénat sont assez légitimes.
Je ne veux point vous perdre, et, malgré tous vos crimes,
Je vous protégerai si vous vous repentez;
Mais vous êtes perdu si vous me résistez.
A qui parlé-je enfin? faut-il que je vous nomme
Un des pères du monde, ou l'opprobre de Rome?
Profitez des moments qui vous sont accordés :
Tout est entre vos mains; choisissez, répondez.

Comme la scène entre Caton et Cicéron précédait la scène entre Catilina et Cicéron, celle-ci était suivie de ce monologue, et d'une scène entre Céthégus et Catilina, alors la troisième du second acte, et qui est actuellement la première avec des changements.

CATILINA, *seul.*

Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne :

Tyran par la parole, il faut finir ton règne.
Ton sénat factieux voit d'un œil courroucé
Un citoyen Samnite à sa tête placé;
Ce sénat, qui lui-même à mes traits est en butte,
Me prêtera les mains pour avancer ta chute.
Va, de tous mes desseins tu n'es pas éclairci,
Et ce n'est pas Verrès que tu combats ici.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CATILINA.

Céthégus, l'heure approche où cette main hardie
Doit de Rome et du monde allumer l'incendie;
Tout presse:

CÉTHÉGUS.

Tout m'alarme, il faudrait commencer.
J'écoutais Cicéron, et j'allais le percer,
Si j'avais remarqué qu'il eût eu des indices
Des dangers qu'il soupçonne, et du nom des complices.
Il sera dans une heure instruit de ton dessein.

CATILINA.

En recevant le coup il connaîtra la main.
Une heure me suffit pour mettre Rome en cendre.
Que fera Cicéron? que peut-il entreprendre?
Que crains-tu du sénat? ce corps faible et jaloux,
Avec joie, en secret, s'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
Lucullus, Clodius, les Nérons, César même,
Frémissent comme nous de sa grandeur suprême.
Il a dans le sénat plus d'ennemis que moi.
Clodius en secret m'engage enfin sa foi;
E nous avons pour nous l'absence de Pompée.
J'attends tout de l'envie, et tout de mon épée.

C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.
Je ne crains que César, et peut-être Aurélie.

. . . . . .

CÉTHÉGUS.

Aurélie en effet a trop ouvert les yeux.
Ses cris et ses remords importunent les dieux.
Pour ce mystère affreux, son âme est trop peu faite!
Mais tu sais gouverner sa tendresse inquiète.
Ne pensons qu'à César : nos femmes, nos enfants
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
César trahirait-il Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Je ne sais : mais César n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

Sans doute il le faudra, si par un artifice
Je ne peux réussir à m'en faire un complice;
Si des soupçons secrets, avec soin répandus,
Ne produisent bientôt les effets attendus;
Si d'un consul trompé la prudence ombrageuse
N'irrite de César la fierté courageuse;
En un mot, si mes soins ne peuvent le fléchir,
Si César est à craindre, il faut s'en affranchir.
Enfin je vais m'ouvrir à cette âme profonde,
Voir s'il faut qu'il périsse, ou bien qu'il me seconde.

CÉTHÉGUS.

Et moi je vais presser ceux dont le sûr appui
Nous servira peut-être à nous venger de lui.

. . . . . .

CICÉRON.

11 Il est trop vrai, Caton, nous méritons des maîtres;
Nous dégénérons trop des mœurs de nos ancêtres;

Le luxe et l'avarice ont préparé nos fers.
Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu disparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Que me sert la justice, elle a trop d'ennemis;
Et je vois trop d'ingrats que vous avez servis.
Il en est au sénat.

CICÉRON.

Qu'importe ce qu'il pense;
Les regards de Caton seront ma récompense.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, dans le crime intrépide;
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Avec art quelquefois, souvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire, il conspira ma perte.
Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat,
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'État;
Je vois sa trahison, j'en cherche les complices;
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
Il faut tout prévenir. Des chevaliers romains
Déja du champ de Mars occupent les chemins.
J'ai placé Pétréius à la porte Colline,
Je mets en sûreté Préneste et Terracine.
J'observe le perfide en tout temps, en tous lieux.
Je sais que ce matin ses amis odieux
L'accompagnaient en foule au lieu même où nous sommes...
Martian l'affranchi, ministre des forfaits,
S'est échappé soudain, chargé d'ordres secrets.
Ai-je enfin sur ce monstre un soupçon légitime?

CATON.

Votre œil inévitable a démêlé le crime;
Mais surtout redoutez César et Clodius.
Clodius, implacable en sa sombre furie,
Jaloux de vos honneurs, hait en vous la patrie.

Du fier Catilina tous deux sont les amis.
Je crains pour les Romains trois tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome;
Mais, pour sauver l'État, il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Sylla poursuit encor cet État déchiré;
Je le vois tout sanglant, mais non désespéré.
J'attends Catilina : son âme inquiétée (1)
Semble depuis deux jours incertaine, agitée :
Peut-être qu'en secret il redoute aujourd'hui
La grandeur d'un dessein trop au-dessus de lui.
Reconnu, découvert, il tremblera peut-être.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.
Toi, ferme et noble appui de notre liberté,
Va de nos vrais Romains ranimer la fierté;
Rallume leur courage au feu de ton génie,
Et fais, en paraissant, trembler la tyrannie.

[13] Qu'à cet espoir frivole il reste abandonné.
Conjuré sans génie, et soldat intrépide,
Il est fait pour servir sous la main qui le guide.

[14] Quels triomphes encore ont signalé ta vie?
Pour oser domter Rome, il faut l'avoir servie.
Marius a régné : peut-être quelque jour
Je pourrai des Romains triompher à mon tour.
Mais avant d'obtenir une telle victoire;
. . . . . .

[15] Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Plus César devient grand, moins je dois l'épargner;
Et je n'ai point d'amis alors qu'il faut régner.
Sylla dont il me parle, et qu'il prend pour modèle,
Qu'était-il, après tout, qu'un général rebelle?

(1) Cette scène entre Caton et Cicéron précédait, dans les premières éditions, la scène entre Cicéron et Catilina, et commençait le second acte.

Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui.
Il profita des temps, et moi je les fais naître ;
Il subjugua vingt rois, je vais domter leur maître.
C'est là mon premier pas : le sénat va périr,
Et César n'aura pas le temps de le servir.

16 ..... « La mort trop long-temps épargna mes vieux jours :
« Vous seule, fille ingrate, en terminez le cours.
« De nos cruels tyrans vous servez la furie :
« Catilina, César ont trahi la patrie.
« Pour comble de malheur, un traître vous séduit.
« Le fléau de l'État l'est donc de ma famille ?
« Frémissez, malheureuse ; un père trop instruit
« Vient sauver, s'il le peut, sa patrie et sa fille. »

17 Il n'est plus temps de feindre, il faut tout éclaircir ;
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
On poursuit mon trépas ; je poursuis ma vengeance.
J'ai lieu de me flatter que tous mes ennemis
Vont périr à mes pieds, ou vont ramper soumis.
Et mon seul déplaisir est de voir votre père
Jeté par son destin dans le parti contraire.
Mais un père à vos yeux est-il plus qu'un époux ?
Osez-vous me chérir ! puis-je compter sur vous ?

AURÉLIE.

Eh bien ! qu'exiges-tu ?

CATILINA.

Qu'à mon sort engagée
Votre âme soit plus ferme, et soit moins partagée.
Souvenez-vous surtout que vous m'avez promis
De ne trahir jamais ni moi ni mes amis.

AURÉLIE.

Je te le jure encor : va, crois-en ma tendresse ;
Elle n'a pas besoin de nouvelle promesse.
Quand tu reçus ma foi, tu sais qu'en ces moments
Le serment que je fis valut tous les serments.

Ah ! quelques attentats que ta fureur prépare,
Je ne puis te trahir..... ni t'approuver, barbare.

CATILINA.

Vous approuverez tout, lorsque nos ennemis
Viendront à vos genoux, désarmés et soumis,
Implorer en tremblant la clémence d'un homme
Dont dépendra leur vie et le destin de Rome.
Laissez-moi préparer ma gloire et vos grandeurs;
Espérez tout; allez.

AURÉLIE.

Laisse-moi mes terreurs.
Tu n'es qu'ambitieux, je ne suis que sensible,
Et je vois mieux que toi dans quel état horrible
Tu vas plonger des jours que j'avais crus heureux.
Poursuis, trame sans moi tes complots ténébreux,
Méprise mes conseils, accable un cœur trop tendre,
Creuse à ton gré l'abîme où tu nous fais descendre.
J'en vois toute l'horreur, et j'en pâlis d'effroi;
Mais, en te condamnant, je m'y jette après toi.

CATILINA.

Faites plus, Aurélie : écartez vos alarmes,
Jouissez avec nous du succès de nos armes;
Prenez des sentiments tels qu'en avaient conçus
L'épouse de Sylla, celle de Marius;
Tels que mon nom, ma gloire et mon cœur les demandent.
Regardez d'un œil sec les périls qui m'attendent :
Soyez digne de moi. Le sceptre des humains
N'est point fait pour passer en de tremblantes mains.
Apprenez que mon camp, qui s'approche en silence,
Dans une heure, au plus tard, attend votre présence.
Que l'auguste moitié du premier des humains
S'accoutume à jouir des honneurs souverains;
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre;
Que votre père enfin reconnaisse aujourd'hui
Les intérêts sacrés qui m'unissent à lui;

Qu'il respecte son gendre, et qu'il n'ose me nuire.
Mais, avant qu'en mon camp je vous fasse conduire,
Je veux qu'à ce consul, à mon lâche rival,
Vous fassiez parvenir ce billet si fatal.
J'ai mes raisons : je veux qu'il apprenne à connaître
Et tout ce qu'est César, et tout ce qu'il peut être.
Laissez, sans vous troubler, tout le reste à mes soins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

18 Commence donc par moi, qu'il faudra désarmer ;
Malheureux, punis-moi du crime de t'aimer.
Tu m'oses reprocher d'être faible et timide !
Eh bien ! cruel époux, dans le crime intrépide,
Frappe, ingrat ! j'aime mieux, avant que tout périsse,
Voir en toi mon bourreau que d'être ta complice.

CATILINA.

Aurélie ! à ce point pouvez-vous m'outrager ?

AURÉLIE.

Je t'outrage et te sers, et tu peux t'en venger.
Oui, je vais arrêter ta fureur meurtrière ;
Et c'est moi que tes mains combattront la première.

19 Est-tu désabusé ? tu nous as perdus tous.

CATILINA.

Dans ces affreux moments puis-je compter sur vous ?
Vous serai-je encor cher ?

AURÉLIE.

Oui, mais il faut me croire.
Je défendrai tes jours, je défendrai ta gloire.
J'ai haï tes complots, j'en ai craint le danger ;
Ce danger est venu, je vais le partager.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins ; et, malgré ton outrage,
Malgré tes cruautés, constant dans ses bienfaits,
Cet amour est encor plus grand que tes forfaits.

CATILINA.

Eh bien ! que voulez-vous ? que prétendez-vous faire ?

AURÉLIE.

Mourir ou te sauver. Tu sais quel est mon père :
En moi de ses vieux ans il voit l'unique appui.
Il est sensible, il m'aime, et le sang parle en lui.
Je vais lui déclarer le saint nœud qui nous lie ;
Il saura que mes jours dépendent de ta vie.
Je peindrai tes remords : il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi ;
Et je te donne au moins, quoi qu'il puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
J'arrêterai mon père au péril de mes jours.

CATILINA, *après un moment de recueillement.*

Je reçois vos conseils, ainsi que vos secours.
Je me rends.... le sort change.... il faut vous satisfaire.

[20] Remords, approchez-vous de ce cœur furieux.....
Écartez-la surtout : si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

CÉTHÉGUS.

Voilà votre chemin.

CATILINA.

Je m'égarais, je sors :
C'est le chemin du crime, et j'y cours sans remords.

[21] Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
Mallius, un soldat qui n'a que du courage,
Un aveugle instrument de leur secrète rage,
Descend comme un torrent du haut des Apennins ;
Jusqu'aux remparts de Rome il s'ouvre les chemins.
Le péril est partout ; l'erreur, la défiance,
M'accusaient avec eux de trop d'intelligence.
Je voyais à regret vos injustes soupçons
Dans vos cœurs prévenus tenir lieu de raisons.
Mais si vous m'avez fait cette injure cruelle,
Le danger vous excuse, et surtout votre zèle.
Vous le savez, César, vous le savez, sénat,
Plus on est soupçonné, plus on doit à l'État.

Cicéron plaint les maux dont Rome est affligée :
Il vous parlait pour elle, et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Il venait consommer ce qu'on ose entreprendre,
Allumer les flambeaux qui mettaient Rome en cendre,
Égorger les consuls à vos yeux éperdus :
Caton était proscrit, et Rome n'était plus.
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'État, Rome, et vous-mêmes.
Ainsi par Scipion fut immolé Gracchus,
Ainsi par un soldat fut puni Spurius,
Ainsi ce fier Caton qui m'écoute et me brave,
Caton né sous Sylla, Caton né son esclave,
Demandait une épée, et de ses faibles mains
Voulait sur un tyran venger tous les Romains.

Mon père par ma voix vous demande vengeance :
Son sang est répandu, j'ignore par quels coups ;
Il est mort, il expire, et peut-être pour vous.
C'est dans votre palais, c'est dans ce sanctuaire,
Sous votre tribunal, et sous votre œil sévère,
Que cent coups de poignard ont épuisé son flanc.
(*En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici.....

AURÉLIE.

Dieux !....

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina....
Qui s'en ose vanter !

AURÉLIE.

O ciel, Catilina!
L'ai-je bien entendu? quoi! monstre sanguinaire!
Quoi! c'est toi....: mon époux a massacré mon père!

CICÉRON.

Lui, votre époux!

AURÉLIE.

Je meurs.

CATILINA.

Oui, les plus sacrés nœuds,
De son père ignorés, nous unissent tous deux.
Oui, plus ces nœuds sont saints, plus grand est le service.
J'ai fait en frémissant cet affreux sacrifice;
Et si des dictateurs ont immolé leurs fils,
Je crois faire autant qu'eux pour sauver mon pays,
Quand, malgré mon hymen et l'amour qui me lie,
J'immole à nos dangers le père d'Aurélie.

AURÉLIE, *revenant à elle.*

Oses-tu....

CICÉRON, *au sénat.*

Sans horreur avez-vous pu l'ouir?
Sénateurs, à ce point il peut vous éblouir?

LE SÉNAT, AURÉLIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE LICTEUR.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable....

CICÉRON.

Chez Nonnius, ô ciel!

CRASSUS.

Qui des deux est coupable?

CICÉRON.

(*A Aurélie.*)

En pouvez-vous douter? Ah! madame, au sénat
Nommez, nommez l'auteur de ce noir attentat.
J'ai toute la pitié que votre état demande,
Mais éclaircissez tout, Rome vous le commande.

AURÉLIE.

Ah ! laissez-moi mourir ! Que me demandez-vous ?
Ce cruel !.... je ne puis accuser mon époux....

CICÉRON.

C'est l'accuser assez.

LENTULUS.

C'est assez le défendre.

CICÉRON.

Poursuivez donc, cruels, et mettez Rome en cendre.
Achevez : il vous reste à le déclarer roi.

AURÉLIE.

Sauvez Rome, consul, et ne perdez que moi.
Si vous ne m'arrachez cette odieuse vie,
De mes sanglantes mains vous me verrez punie.
Sauvez Rome, vous dis-je, et ne m'épargnez point.

CICÉRON.

Quoi ! ce fier ennemi vous impose à ce point !
Vous gardez devant lui ce silence timide !
Vous ménagez encore un époux parricide !

CATILINA.

Consul, elle est d'un sang que l'on doit détester ;
Mais elle est mon épouse, il la faut respecter.

CICÉRON.

Crois-moi, je ferai plus, je la vengerai, traître !
(*A Aurélie.*)
Eh bien ! si devant lui vous craignez de paraître,
Daignez de votre père attendre le vengeur,
Et renfermer chez vous votre juste douleur.
Là je vous parlerai.

AURÉLIE.

Que pourrai-je vous dire ?
Le sang d'un père parle, et devrait vous suffire.

165349

Sénateurs, tremblez tous.... le jour est arrivé....
Je ne le verrai pas.... mon sort est achevé,
Je succombe.

CATILINA.

Ayez soin de cette infortunée.

CICÉRON.

Allez; qu'en son palais elle soit ramenée.
(*On l'emmène.*)

CATILINA.

Qu'ai-je vu, malheureux! je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet, quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds a demandé vengeance,
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CICÉRON.

Qu'entends-je! Ah! sénateurs, en proie à votre sort,
Ouvrez enfin les yeux que va fermer la mort.
Sur les bords du tombeau, réveille-toi, patrie!
(*En montrant Catilina.*)
Vous avez déja vu l'essai de sa furie,
Ce n'est qu'un des ressorts par ce traître employés;
Tous les autres en foule ici sont déployés.
On lève des soldats jusqu'au milieu de Rome;
On les engage à lui, c'est lui seul que l'on nomme.
Que font ces vétérans dans la campagne épars?
Qui va les rassembler aux pieds de nos remparts?
Que demande Lecca dans les murs de Préneste?
Traître, je sais trop bien tout l'appui qui te reste.
Mais je t'ai confondu dans l'un de tes desseins;
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Je te suis en tous lieux, à Rome, en Étrurie;
Tu me trouves partout épiant ta furie,
Combattant tes projets que tu crois nous cacher;
Chez tous tes confidents ma main va te chercher.
Du sénat et de Rome il est temps que tu sortes.
Ce n'est pas tout, Romains, une armée est aux portes,

Une armée est dans Rome, et le fer et les feux
Vont renverser sur vous vos temples et vos dieux.
C'est du mont Aventin que partiront les flammes
Qui doivent embraser vos enfants et vos femmes;
Et sans les fruits heureux d'un travail assidu,
Ce terrible moment serait déja venu;
Sans mon soin redoublé que l'on nommait frivole,
Déja les conjurés marchaient au Capitole.
Ce temple où nous voyons les rois à nos genoux,
Détruit et consumé, périssait avec vous.
Cependant à vos yeux Catilina paisible
Se prépare avec joie à ce carnage horrible:
Au rang des sénateurs il est encore assis;
Il proscrit le sénat, et s'y fait des amis;
Il devore des yeux le fruit de tous ses crimes,
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes.
Et quand ma voix s'oppose à tant d'énormités,
Vous me parlez de droit et de formalités!
Vous respectez en lui le rang qu'il déshonore!
Vos bras intimidés sont enchaînés encore!
Ah! si vous hésitez, si, méprisant mes soins,
Vous n'osez le punir, défendez-vous du moins.

CATON.

Va, les dieux immortels ont parlé par ta bouche.
Consul, délivre-nous de ce monstre farouche;
Tout dégouttant du sang dont il souilla ses mains,
Il atteste les droits des citoyens romains.
Use des mêmes droits pour venger la patrie:
Nous n'avons pas besoin des aveux d'Aurélie.
Tu l'as trop convaincu; lui-même est interdit;
Et sur Catilina le seul soupçon suffit.
Céthégus nous disait, et bien mieux qu'il ne pense,
Qu'on doit immoler tout à Rome, à sa défense.
Immole ce perfide, abandonne aux bourreaux
L'artisan des forfaits et l'auteur de nos maux:
Frappe malgré César, et sacrifie à Rome
Cet homme détesté, si ce monstre est un homme.

Je suis trop indigné qu'aux yeux de Cicéron
Il ait osé s'asseoir à côté de Caton.

(*Caton se lève et passe du côté de Cicéron. Tous les sénateurs le suivent, hors Céthégus, Lentulus, Crassus, Clodius, qui restent avec Catilina.*)

CICÉRON, *au sénat.*

Courage, sénateurs, du monde augustes maîtres,
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.
Le démon de Sylla semblait vous aveugler :
Allez au Capitole, allez vous rassembler;
C'est là qu'on doit porter les premières alarmes.
Mêlez l'appui des lois à la force des armes;
D'une escorte nombreuse entourez le sénat,
Et que tout citoyen soit aujourd'hui soldat.
Créez un dictateur en ces temps difficiles.
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles.
On attaque sans peine un corps trop divisé :
Lui-même il se détruit; le vaincre est trop aisé.
Réuni sous un chef, il devient indomtable.
Je suis loin d'aspirer à ce faix honorable :
Qu'on le donne au plus digne, et je révère en lui
Un pouvoir dangereux, nécessaire aujourd'hui.
Que Rome seule parle, et soit seule servie;
Point d'esprit de parti, de cabales, d'envie,
De faibles intérêts, de sentiments jaloux :
C'est par là que jadis Sylla régna sur vous;
Par là, sous Marius, j'ai vu tomber vos pères.
Des tyrans moins fameux, cent fois plus sanguinaires,
Tiennent le bras levé, les fers et le trépas;
Je les montre à vos yeux : ne les voyez-vous pas?
Écoutez-vous sur moi l'envie et les caprices?
Oubliez qui je suis, songez à mes services;
Songez à Rome, à vous qui vous sacrifiez,
Non à de vains honneurs qu'on m'a trop enviés.
Allez, ferme Caton, présidez à ma place.
César, soyez fidèle; et que l'antique audace
Du brave Lucullus, de Crassus, de Céson,
S'allume au feu divin de l'âme de Caton.

Je cours en tous les lieux où mon devoir m'oblige,
Où mon pays m'appelle, où le danger m'exige.
Je vais combler l'abîme entr'ouvert sous vos pas,
Et malgré vous enfin vous sauver du trépas.

(*Il sort avec le sénat.*)

CATILINA, *à Cicéron.*

J'atteste encor les lois que vous osez enfreindre :
Vous allumez un feu qu'il vous fallait éteindre,
Un feu par qui bientôt Rome s'embrasera ;
Mais c'est dans votre sang que ma main l'éteindra.

CÉTHÉGUS.

Viens, le sénat encore hésite et se partage :
Tandis qu'il délibère, achevons notre ouvrage.

NOTES.

(1) VAINS fantômes d'État, évanouissez-vous.
(Vers de *Rodogune*.)

(2) La gloire en est douteuse, et le péril certain.
(Vers de *Cinna*.)

(3) *Sævior armis,*
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
(JUVÉNAL.)

(4) Tous les tyrans qui ont voulu détruire un gouvernement républicain ont toujours pris pour prétexte la nécessité de délivrer le peuple du joug des grands; comme toutes les fois qu'une aristocratie a succédé au gouvernement d'un seul, elle a pris pour prétexte les abus de l'autorité arbitraire : et le peuple a toujours été la victime et la dupe de toutes ces révolutions. Catilina ne dit nulle part qu'il est un scélérat ; il veut venger le peuple et les vétérans de l'ingratitude du sénat; il veut venger ses propres injures. Il ne commet un crime que parce que ce crime est nécessaire à son salut et à celui de ses amis. M. de Voltaire est le premier poëte tragique qui ait fait parler les scélérats avec vraisemblance, sans déclamation et sans bassesse. C'est un pas que l'art n'avait point encore fait du temps de Racine.

(5) Spurius Metius était un chevalier romain qui, dans un temps de disette, forma des magasins de pain, et le distribua aux citoyens. Il devint leur idole. Le sénat l'accusa d'aspirer à la tyrannie; et, pour opposer à la faveur populaire une autorité redoutable au peuple, on nomma dictateur le célèbre Cincinnatus. Il cita Spurius à son tribunal, et envoya Servilius Ahala, qu'il avait choisi pour général de la cavalerie, sommer l'accusé d'y comparaître. Metius refusa d'obéir; Servilius le tua; et le dictateur approuva sa conduite. On sait quel fut le sort des Gracques. Catilina s'excuse devant le sénat par des exemples de violence approuvés par le sénat même, et commis pour ses intérêts.

(6) César avait eu, dans sa jeunesse, des liaisons avec Catilina; et ceux qui découvrirent la conspiration à Cicéron nommèrent César parmi les complices, soit que réellement il y eût trempé, soit qu'ils eussent voulu augmenter l'importance de leur service en mêlant un grand nom aux noms obscurs ou méprisés des autres complices. Mais la conduite de César pendant la conjuration fit soupçonner qu'il regrettait qu'elle n'eût pas eu de suites qui auraient pu le rendre nécessaire, et lui ouvrir le chemin à la souveraine puissance.

(7) C'était au consul de jour à nommer le dictateur. Cicéron ne pouvait se nommer lui-même. Antoine, son collègue, était un homme estimé comme général, mais obéré et débauché; ses goûts et l'état de sa fortune l'avaient lié avec tout ce que Rome renfermait alors de factieux.

Cicéron n'osait se fier à lui, et s'assurer qu'Antoine le nommerait. Crassus, César, Lucullus, étaient plus ou moins suspects. On prit donc le parti de ne point nommer de dictateur, et le sénat porta le décret : *Videant consules ne quid detrimenti respublica accipiat.* Ce décret donnait au consul une autorité absolue, semblable à celle de dictateur, mais non pour un temps fixe, et seulement tant que le sénat voulait la continuer. L'exercice des autres magistratures n'était pas suspendu. Enfin on pouvait demander compte aux consuls de la conduite qu'ils avaient tenue pendant le temps qu'ils avaient joui de cette autorité.

(8) A cette époque, aucun citoyen romain ne pouvait être condamné à mort qu'en violant les lois. Cicéron, avant de faire de l'autorité illimitée qu'il avait reçue un usage contraire à une loi respectée dans Rome, et chère au peuple, consulta le sénat. Ce fut dans cette occasion que César et Caton prononcèrent deux discours : Caton pour prouver la nécessité de faire mourir les conjurés, César pour proposer de les renfermer seulement dans quelques villes d'Italie. Ces discours nous ont été transmis par Salluste. On ignore, à la vérité, si ce sont réellement ceux que César et Caton ont prononcés dans le sénat, ou des discours de l'invention de Salluste, suivant l'usage des anciens historiens.

Il est à remarquer que César, souverain pontife, dit en plein sénat, dans ce discours, qu'il ne faut pas punir de mort les conjurés, parce que la mort leur ôtera le sentiment de toutes

les peines, et celui de leur opprobre ; qu'elle serait une grâce plutôt qu'un supplice : il nie hautement les peines après la mort. Soit que César ait fait ce discours, soit que Salluste, auteur contemporain, l'ait attribué au souverain pontife, il en résulte également que les idées religieuses des anciens Romains étaient bien différentes des nôtres. Un auteur qui ne serait pas absolument fou (ce qu'on ne peut supposer de Salluste) n'introduirait pas dans un livre sérieux un roi d'Angleterre avançant en plein parlement *qu'il n'y a rien après la mort*, comme une opinion toute simple, et qui ne doit scandaliser personne.

Le sénat suivit l'avis de Caton ; mais le suffrage de ce corps si puissant n'empêcha point que Cicéron ne fût recherché dans la suite comme ayant abusé de son pouvoir, et qu'il ne subît la peine de l'exil. Clodius fut son accusateur.

(9) En sortant de la première représentation de Rome sauvée, M. d'Alembert dit à M. de Voltaire : *Il y a dans votre pièce un vers que j'eusse voulu retrancher :*

Permettez que César ne parle point de lui.

Si je n'avais eu, répondit l'auteur de la tragédie, *que des hommes tels que vous pour spectateurs, je ne l'aurais pas écrit.*

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE

Représentée au mois de décembre 1752.

PERSONNAGES.

LE DUC DE FOIX.
AMÉLIE.
VAMIR, frère du duc de Foix.
LISOIS.
TAISE, confidente d'Amélie.
Un officier du duc de Foix.
ÉMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du duc de Foix.

AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

*Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
*Je dérobe un moment au tumulte des armes:
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois;
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'État, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance:
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, et sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.

*Écoutez-moi, madame, et vous pourrez connaître
*L'âme d'un vrai soldat digne de vous peut-être.

AMÉLIE.

*Je sais quel est Lisois; sa noble intégrité
*Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
*Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

LISOIS.

*Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
*Je n'approuvai jamais la fatale alliance
*Qui le soumet au Maure, et l'enlève à la France;
*Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
*Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
*Non que pour ce héros mon âme prévenue
*Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
*Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
*De ses emportements l'indiscrète chaleur:
*Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
*L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
*Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
*Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
*Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
*Et qui saurait, madame, où placer ses services,
*S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
*Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits?
*Tout le mien est à lui; mais enfin cette épée
*Dans le sang des Français à regret s'est trempée:
Je voudrais à l'État rendre le duc de Foix.

AMÉLIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois?

Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, et c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

LISOIS.

*Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
*J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
*Révolté sa fierté par des vérités dures :
*Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
*Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie;
*Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
*Accepter sans mépris mon hommage et ma main ;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
*La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
*Il a par trop de droits mérité de vous plaire :
*Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur,
*Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
*La justice et l'amour vous pressent de vous rendre :
*Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre :
*Je me tais.... Cependant, s'il faut vous mériter,
*A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;
*Je céderais à peine aux enfants des rois même;
*Mais ce prince est mon chef, il me chérit, je l'aime ;
*Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
*Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
*Je fais plus, de mes sens maîtrisant la faiblesse,
*J'ose de mon rival appuyer la tendresse,

*Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
*Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
*Je verrai d'un œil sec, et d'un cœur sans envie,
*Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
*Je réunis pour vous mon service et mes vœux;
*Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux:
*Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
*L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
*Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
*Si le prince est à vous, il est à votre roi.

AMÉLIE.

*Qu'avec étonnement, seigneur, je vous comtemple!
*Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
*Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
*Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour!
*Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître:
*Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
*Un cœur si généreux doit penser comme moi:
*Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
*Eh bien! de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

*Vos ordres sont sacrés: que faut-il que je fasse?

AMÉLIE.

*Vos conseils généreux me pressent d'accepter
*Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
*Je ne me cache point combien son choix m'honore;
*J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore
*Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour
*Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
*Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
*Tout allié du Maure, et protecteur du crime,

*Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
*Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
*Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
*Il faut par des refus répondre à sa constance,
*Sa passion m'afflige, il est dur à mon cœur,
*Pour prix de ses bontés, de causer son malheur.
Non, seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel temps pour l'hyménée!
*Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des assauts, ne voit que des combats,
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère!
Que de raisons!.... Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez... achevez vos desseins généreux;
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle et ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des lois.

LISOIS.

Il en est peu, madame,
Contre les passions qui subjuguent son âme;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, et j'osai vous aimer.
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux;

*Je sais à quels excès irait sa jalousie,
*Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
*Je vous perdrais peut-être, et mes soins dangereux,
*Madame, avec un mot, feraient trois malheureux.
*Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
*Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire.
*Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
*Oubliant à jamais le langage d'amour,
*Tout entier à la guerre, et maître de mon âme,
*J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
*Je crains de l'outrager; je crains de vous trahir;
*Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
*Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
*Madame; et puisque enfin la France vous est chère,
*Rendez-lui ce héros qui serait son appui :
*Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.

SCÈNE II.

AMÉLIE, TAISE.

AMÉLIE.

Ah! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, et cet hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi! le prince à ce point vous serait odieux ?
*Quoi! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
*Qui confondent des droits les bornes incertaines,
*Où le meilleur parti semble encor si douteux,
*Où les enfants des rois sont divisés entre eux;

* Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros qui fut votre vengeur?
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède, et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
* Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
* Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

AMÉLIE.

Quoi! pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime!
Je lui dois tout sans doute, et c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMÉLIE.

Eh bien! connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie:
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMÉLIE.

Nos serments mutuels
Devançaient les serments réservés aux autels.

J'attendais, dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
Le duc est l'allié de ce peuple indomtable;
Il me sauva, Taïse; et c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagements:
Vous eussiez mis un frein à ses emportements.

AMÉLIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir, toujours fidèle à son maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins qu'en des temps plus heureux
Vamir a prévenu ses desseins amoureux :
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, et moi plus malheureuse.
C'en est trop, il est temps de quitter ses États :
Fuyons des ennemis; mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs en secret méditent leur sortie :
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMÉLIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite !

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC, à Taïse.

Est-ce elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
Taïse, demeurez; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir :
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle;
Il est temps que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
Elle me doit la vie, et jusqu'à l'honneur même;
Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer;
L'autel est prêt, j'y cours; allez l'y préparer.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'État dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon âme ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire :
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
*Est-il quelque Français que l'amour avilisse?
*Amants aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même!
Le salut de l'État m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour!

Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée,
Déja de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je sais que dès long-temps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée :
Mais si, par le devoir, par la gloire animée,
Son âme écoute encor ces premiers sentiments
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère!
Près de mes ennemis mendier sa faveur!
Pour le haïr, sans doute il en coûte à mon cœur;
Je n'ai point oublié notre amitié passée:
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi:
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un maire!
De Pepin, son tyran, je crains peu la colère;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander:
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes États au moins je soutiendrai la mienne.

Ce cœur est trop altier pour adorer les lois
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger;
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un maire, et votre haine est juste:
Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux et terrible;
Ces brigands africains sont des tyrans nouveaux
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non: je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentiments.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour et la colère.

LE DUC.

Je le sais; je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit: je ne vous flatte pas;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.

*Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux :
*Vous y voulez tomber, et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Écoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brûlants désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs ;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette âme éperdue ;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais, jusqu'à ce moment, sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumulte, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti ? puis-je avoir un dessein ?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin ;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie ;
Et nous déciderons du sort de la patrie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE DUC, seul.

O SERA-T-ELLE encor refuser de me voir ?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?
Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe et faible ! esclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;
Vois tes jours dépendants d'un mot et d'un coup-d'œil.
Lâche ! consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, et des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons....

SCÈNE II.

LE DUC; AMÉLIE et TAISE, dans le fond.

AMÉLIE.

J'ESPÈRE encore, et tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise ?
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je, Taïse ?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.

Quoi ! vous les détournez ? quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourments d'un cœur qui vous adore,
Et, de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front ;
* Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
* Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMÉLIE.

* Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
* Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

* Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage !...

AMÉLIE.

* D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
* Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
* Par de justes respects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
* Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
* Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
* Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
* Je vais vous offenser ; je me fais violence :
* Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
* Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, et le mien est sans crime ;
Il coula pour l'État, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a transmis
* La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;

*Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
*L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
*Voilà les sentiments que son sang m'a tracés,
*Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

*Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage;
*Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;
*Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
*Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
*Vous avez fait, madame, une secrète étude
*Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude;
*Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
*Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
*Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
*Tant d'amour pour l'État, et tant de politique.
*Mais vous, qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
*Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
*Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

AMÉLIE.

*Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
*Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
*Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

*Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle:
*Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle;
*Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons:
*Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.

*Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
*Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;
*C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
*De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
*Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
*De quelque joie encor ma fureur est capable;
*Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMÉLIE.

*Non, seigneur, la raison saura vous éclairer.
*Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée,
*Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
*Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
*Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
*Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
*Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
*Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter;
*Je vous ferai rougir de me persécuter;
*Et je conserverai, malgré votre menace,
*Une âme sans courroux, sans crainte, et sans audace.

LE DUC.

*Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
*Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
*Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence
*D'une cour qui me hait embrasse la défense;
*Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
*Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
*Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
*Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
*Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
*Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
*Aimez; il suffira d'un mot de votre bouche.

AMÉLIE.

*Je ne vous cache point que du soin qui me touche
*A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis;
*Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
*Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient:
*Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
*Devenez assez grand pour apprendre à domter
*Des feux que mon devoir me force à rejeter.
*Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

LE DUC.

*Ainsi le seul Lisois a votre confiance!
*Mon outrage est connu; je sais vos sentiments.

AMÉLIE.

*Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps;
*Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
*Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
*Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui;
*Imitez sa grande âme, et pensez comme lui.

SCÈNE III.

LE DUC, seul.

*Eh bien, c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
*A mes yeux sans rougir étale mon injure:
*De tant de trahisons l'abîme est découvert;
*Je n'avais qu'un ami; c'est lui seul qui me perd.
*Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
*Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
*Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
*Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu!

*Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
*Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
*Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
*Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
*Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
*Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu?
Votre âme, aux passions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop, entre nous.
Ce traître, quel est-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?
De l'affront inoui qui vient de me confondre
Quel autre était instruit? quel autre en doit répondre?
Je sais trop qu'Amélie ici vous a parlé;
*En vous nommant à moi, l'infidèle a tremblé:
*Vous affectez sur elle un odieux silence,
*Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

*Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
*M'estimez-vous encore, et pouvez-vous me croire?

LE DUC.

*Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
*Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jusqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me justifie?
*Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
*Avant que, de sa vie heureux libérateur,
*Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,
*Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
*Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
*Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
*Ce langage flatteur, et si souvent perfide,
*Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,

*Je lui parlai d'hymen; et ce nœud respecté,
*Resserré par l'estime et par l'égalité,
*Pouvait lui préparer des destins plus propices
*Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
*Hier avec la nuit je vins dans vos remparts :
*Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
*Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
*D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
*J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
*L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
*Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
*Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
*Je m'immole à vous seul, et je vous rends justice;
*Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
*S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
*Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève et m'humilie!
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; et notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter; mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
*Mon cœur...

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;

*Et si vous me devez quelque reconnaissance,
*Faites votre bonheur, il est ma récompense.
*Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
*Votre frère nourrit contre votre allié;
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
*Les débris dispersés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
*Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
*Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
*Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
*Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
*Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
*Si le même parti nous unissait tous deux?
*Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

*Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
*Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
*Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine

Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglants les torrents débordés,
* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
* Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
* Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour; on craint trop son amorce:
* C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
* C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos;
* Il est tyran du faible, esclave du héros.
* Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il règne?
* Vos autres ennemis par vous sont abattus;
* Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LED UC.

* Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle;
* Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.
* Ses lois seront mes lois; son roi sera le mien:
* Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
* Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
* Avec mes ennemis je me réconcilie.
* Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir.
* Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival; j'avais tort de me plaindre:
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup-d'œil?
* Enfin plus de prétexte à ses refus injustes;
* Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes

*Des princes de mon sang et de mes souverains,
*Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
*Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
*La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
*Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
*Sceller tous les serments que je fais à l'amour.
*Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

*Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
*Peut-être il eût fallu que ce grand changement
*Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
*Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
*L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
*Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
*Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS, un officier.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis paraissent:
On prépare l'assaut; le temps, les périls pressent:
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;

Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
*Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
*Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

LISOIS.

*Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
*Sera maître de tout, quand vous en serez maître :
*Vous l'avez pu régler, et vous avez vaincu.
*Ayez dans tous les temps cette heureuse vertu :
L'effet en est illustre autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

LE DUC.

Ah ! l'amour est-il fait pour la tranquillité ?
Mais le chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il ?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissants efforts.

Mais ce qui me confond, et qui doit vous surprendre,
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;
Sans vouloir se nommer, et sans se découvrir,
Il accusait le ciel, et cherchait à mourir.
Un seul de ses suivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, et le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable?
* Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé;
* Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
* Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
* Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ses impressions;
* Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
* Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre âme a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'État, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentiments peuvent encor paraître;
* Il est beau de donner la paix à votre maître:
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune;

Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
*De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;
Je la tiendrai : je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent;
La gloire, l'hyménée, et la paix me couronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

SCÈNE II.

LISOIS; VAMIR, ÉMAR, dans le fond du théâtre.

LISOIS.

Je me trompe, où je vois ce captif qu'on amène;
Un des siens l'accompagne; il se soutient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? et faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste :
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, seigneur, je me retire :
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux et plus digne de vous.

SCÈNE III.

VAMIR, ÉMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu.

ÉMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

ÉMAR.

Mais, ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence ;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance :
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

ÉMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur ;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !
Juste ciel ! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon âme alarmée ?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de serments,
Ait violé la foi de ses engagements ?
Et pour qui ? juste ciel ! ô comble de l'injure !
O nœuds du tendre amour ! ô lois de la nature !
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis ?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste et cruel !

ÉMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet est le plus précieux ;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate ; elle sait que ma vie
Par d'éternels serments à la sienne est unie ;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,

Quand le Maure enleva mon unique espérance :
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance !
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?
La consolation, trop funeste et trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas ?
Allons ; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au roi mon maître, et même à la perfide.
Peut-être, en apprenant ma constance et mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

ÉMAR.

Cachez vos sentiments ; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?

SCÈNE IV.

LE DUC, VAMIR, ÉMAR.

LE DUC.

Ce mystère m'irrite ; et je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue ?
Te verrai-je, infidèle ! en quels lieux ? à quel prix ?

LE DUC.

Qu'entends-je ? et quels accents ont frappé mes esprits ?

VAMIR.

*M'as-tu pu méconnaître ?

LE DUC.

Ah, Vamir! ah, mon frère!

VAMIR.

*Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
*Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
*Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

*Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne,
Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

*J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
*Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage
*De haïr ton pays, de trahir sans remords
*Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

LE DUC.

*Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître;
*A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes provinces,
A la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frère est trop heureux.

VAMIR.

*Je le crois; on disait que d'un amour extrême,
*Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
*Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LED UC.

*J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
*Oui, j'aime avec fureur: une telle alliance
*Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.

*Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
*Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(A sa suite.)
*Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
*Jetés par le destin dans des partis contraires,
*Pour marcher désormais sous le même étendard,
*De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(A Vamir.)
*Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :
*Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

*Cruel!.... elle vous aime?

LE DUC.

Elle le doit du moins :
*Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
*Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

*Quels effroyables coups le cruel me prépare!
*Écoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
*Me connais-tu ? sais-tu ce que j'osais tenter ?
*Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène ?

LE DUC.

*Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE V.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

CIEL! qu'est-ce que je vois? Je me meurs!

LE DUC.

Écoutez.

Mon bonheur est venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, et je retrouve un frère;
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère.
*Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
*Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
*Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
*Le généreux Lisois, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
*Soumis, et subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage :
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Et bien, il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.
*L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
*Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
*Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
*Annoncer à la cour un si grand changement.
*Soyez libre, partez; et de mes sacrifices
*Allez offrir au roi les heureuses prémices :
*Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
*Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
*Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
*Changé par ses regards et vertueux par elle!

VAMIR, à part.

*Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.
(A Amélie.)
*Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

LE DUC.

*Eh quoi! vous demeurez interdite et muette!
*De mes soumissions êtes-vous satisfaite?

*Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
*Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous :
Un mot peut me l'ôter ; la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, et mourrai pour vous plaire.

AMÉLIE.

Je demeure éperdue, et tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah ! seigneur, si votre âme, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, et chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
Ils auront dans vous-même une source plus pure.
*Vous avez écouté la voix de la nature ;
*L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre ouvrage, et c'est là mon malheur.
*Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
*Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe.
*Dussé-je vous déplaire, et forcer votre cœur,
*L'autel est prêt ; venez.

VAMIR.

Vous osez !

AMÉLIE.

Non, seigneur.
*Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
*Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
*Le sort met entre nous un obstacle éternel.
*Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir.... ingrate.... Ah ciel !
*C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre.

*Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
*Je vous rends trop justice; et ces séductions,
*Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
*L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
*Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
*Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
*Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste :
*Et je ne prétends pas, indignement épris,
*Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
*Montrez-moi seulement ce rival qui se cache :
*Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
*Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
*Perfide ! et c'est ainsi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

*Je devrais seulement vous quitter, et me taire;
*Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
*Votre frère est présent, et mon honneur blessé
*Doit repousser les traits dont il est offensé.
*Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
*Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
*Oui, j'aime ; et je serais indigne, devant vous,
*De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
*Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
*J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
*Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
*Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
*Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
*Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
*Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
*A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.

*J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
*Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
*J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
*J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

LE DUC.

*Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
*Tous les emportements de mon amour fatale.
*Quoi donc ! vous attendiez, pour oser m'accabler,
*Que Vamir fût présent, et me vît immoler !
*Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure !
*Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
*Si... mais il n'a point vu vos funestes appas ;
*Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
*Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
*Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
*Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-temps.
*Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirants ;
*Et ma main, sur sa cendre à votre main donnée,
*Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
*Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
*Pour des mortels obscurs des princes méprisés ;
*Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
*Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

*Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

LE DUC.

*Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
*Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
*Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
*Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
*L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré :
*J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence.
*Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance :
*Connais un désespoir à tes fureurs égal ;
*Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

LE DUC.

*Toi, cruel! toi, Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
*L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
*C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
*Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
*Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
*Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
*Par tes égarements juge de mes transports.
*Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
*L'excès des passions qui dévorent une âme;
*La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme;
*Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
*J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
*Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
*J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
*Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
*Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
*Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage;
*Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
*L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
*Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
*Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,

*Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
*A la face des cieux je lui donne ma foi;
*Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
*Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
*Traîne aux pieds des autels ta sœur et mon épouse.
*Frappe, dis-je : oses-tu?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux; soldats, obéissez.

AMÉLIE.

(Aux soldats.) (Au duc.)
*Non demeurez, cruels... Ah! prince, est-il possible
*Que la nature en vous trouve une âme inflexible?
*Seigneur!

VAMIR.

Vous, le prier! plaignez-le plus que moi.
*Plaignez-le; il vous offense; il a trahi son roi.
*Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
*Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

AMÉLIE.

(A Vamir.) (Au duc.)
*Ah, cher prince!.... Ah, seigneur! voyez à vos genoux....

LE DUC.

(Aux gardes.) (A Amélie.)
*Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
*Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure
*Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
*Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
*Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
*Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
*N'en accusez que vous, nos maux sont votre ouvrage.

AMÉLIE.

*Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

*Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur:
*Parlez.

SCÈNE VI.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE, LISOIS, un officier, etc.

LISOIS.

J'ALLAIS partir; un peuple téméraire
*Se soulève en tumulte au nom de votre frère:
*Le désordre est partout; vos soldats consternés
*Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
*Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
*L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

*Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
*Du fruit de votre haine, et de vos attentats:
*Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(A l'officier.) (A Lisois.)
*Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

*Le seriez-vous, seigneur? auriez vous démenti
*Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
*Auriez-vous violé par cette lâche injure
*Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
*Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

VAMIR.

*Non; mais suis-je réduit à me justifier?
*Lisois, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
*Que mon frère est rebelle, et qu'il trahit son maître.

LISOIS.

*Écoutez : ce serait le comble de mes vœux
*De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
*Je vois avec regret la France désolée,
*A nos dissentions la nature immolée,
*Sur nos communs débris l'Africain élevé
*Menaçant cet État par nous-même énervé.
*Si vous avez un cœur digne de votre race,
*Faites au bien public servir votre disgrâce.
*Rapprochez les partis, unissez-vous à moi
*Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi,
*Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

*Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
*Si la discorde seule avait armé mon bras,

*Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
*Vous pourriez espérer de réunir deux frères
*L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
*Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

*Et quel est-il, seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour;
*Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
*Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

LISOIS.

*Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
*Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
*L'amour subjuguer tout; ses cruelles faiblesses
*Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
*Des frères se haïr; et naître en tous climats
*Des passions des grands le malheur des Etats?
*Prince, de vos amours laissons là le mystère:
*Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère;
*Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
*Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
*Le plus pressant danger est celui qui m'appelle;
*Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
*Je vois les passions plus puissantes que moi,
*Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
*Je lui dois mon secours; je vous laisse, et j'y vole.
*Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
*Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
*Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
*Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
*Du sang de nos tyrans une union si chère.
*Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
*Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VAMIR, AMÉLIE, ÉMAR.

AMÉLIE.

Quelle suite, grand Dieu, d'affreuses destinées!
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint ; et, dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, et vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
*Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je puis mourir pour vous, et je ne puis vous suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'osez le fuir!

VAMIR.

L'honneur est mon tyran ; je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée ;
La retraite à vos pas déja semble assurée ;
On vous attend : le ciel a calmé son courroux.
Espérez...

AMÉLIE.

Et que puis-je espérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMÉLIE.

Ce jour est un siècle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste!
*Seigneur, de votre sang le Maure est altéré:
*Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore:
Il est votre rival, et l'allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

Il n'oserait....

AMÉLIE.

Son cœur n'a point de frein.
*Il vous a menacé; menace-t-il en vain?

VAMIR.

*Il tremblera bientôt: le roi vient, et nous venge;
*La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
*Allez: si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
*Des foudres allumés grondants autour de nous;
*Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
*Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable:
*Mais redoutez encor mon rival furieux;
*Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux:
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence: évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de son sang et du mien.
Seul espoir de ma vie, et mon unique bien,

Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste :
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
*Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMÉLIE.

*Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

VAMIR.

*Ne craignez rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
*Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,
Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous surtout à son fatal empire :
Songez que ce matin vous quittiez ses États.

AMÉLIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort, que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs ébranlent ma constance :
Vous avez trop tardé.... Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE II.

AMÉLIE, VAMIR, LE DUC, gardes.

LE DUC.

*Je l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux;
*Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

*Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.
*Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
*Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
*Tremble, ton roi s'approche : il vient, il va paraître;
*Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

*Il pourra te venger, mais non te secourir;
*Et ton sang....

AMÉLIE.

Non, cruel; c'est à moi de mourir.
*J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite.
*J'ai gagné tes soldats; j'ai préparé ma fuite :
*Punis ces attentats, et ces crimes si grands
*De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans :
*Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même.
*Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime.
*Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer.
*Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
*L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

LE DUC.

*Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
*C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
*Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
*Vous qui pour leur malheur armiez des mains si chères.
*Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
*Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
*Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
*Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
*Oui, je vous aime encor : le temps, le péril presse;
*Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel :
*Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

AMÉLIE.

*Moi, seigneur?

LE DUC.

C'est assez.

AMÉLIE.

Moi, que je le trahisse!

LE DUC.

*Arrêtez.... répondez....

AMÉLIE.

Je ne puis..

LE DUC.

Qu'il périsse!

VAMIR.

*Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.
*Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas:
*Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
*Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
*Et si vous succombiez à son lâche courroux,
*Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

*Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE.

AMÉLIE.

*Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice?
*De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir?
*Quoi! voulez-vous....

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,
*Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même
*Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
*Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
*Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
*Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

AMÉLIE, à Lisois.

*Ah! je n'attends plus rien que de votre justice:
*Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

*Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

*J'atteste ici le ciel....

LE DUC.

Éloignez de ma vue,
*Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMÉLIE.

*Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir
*J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
*J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
*Qu'une femme du moins en serait respectée :
*L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
*Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
*Dans ton féroce amour immole tes victimes;
*Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes;

*Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir;
*Par ton juste supplice il va tous nous unir.
*Tombe avec tes remparts, tombe, et péris sans gloire;
*Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
*A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
*La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

*Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
*Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
*Que la main de la haine, et que les mêmes coups
*Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

*Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage.

LE DUC.

*Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
*Le temps presse : veux-tu qu'un rival odieux
*Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux?
*Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
*Ait soulevé le peuple, et me livre à son maître?

LISOIS.

*Je vois trop en effet que le parti du roi
*Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
*De la sédition la flamme réprimée
*Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

*C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

*Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
*La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
*Dans la plaine déja les Français sont en armes ;
*Et vous êtes perdu, si le peuple excité
*Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
*Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien! que faut-il faire?

LISOIS.

*Les prévenir, domter l'amour et la colère.
*Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
*Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
*Nous pouvons conjurer ou braver la tempête :
*Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
*Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
*Apaiser avec gloire un monarque irrité ;
*Ne vous rebutez pas : ordonnez ; et j'espère
*Signer, en votre nom, cette paix salutaire.
*Mais s'il vous faut combattre et courir au trépas,
*Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

*Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre :
*Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
*Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
*Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver :
*Mais je la veux terrible ; et, lorsque je succombe,
*Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

*Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

LE DUC.

*Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
*Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

*De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frère?

LE DUC.

*Non; je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
*D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
*Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

*Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

*Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

*Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

*Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
*J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
*Que m'importent l'État et mes vains alliés?

LISOIS.

*Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
*Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

LE DUC.

*Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
*Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
*Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!

*Allez; je puis encor, dans le sort qui me presse,
*Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
*D'autres me serviront, et n'allégueront pas
*Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, après un long silence.

*Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
*Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
*Vamir est criminel : vous êtes malheureux;
*Je vous aime, il suffit : je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
*Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
*Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi;
*Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
*Si Lisois vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité :
L'univers m'abandonne, et toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes États,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

*Non; mais en vous rendant ce malheureux service,
*Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

*Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
*Protecteur insolent, commande sous mes yeux :
*Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.

*Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
*Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
*Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
*Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite:
*Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
*Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
*Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

*Oui, pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
*Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
*Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
*Ma douleur se repaisse à mes derniers moments;
*Tout le reste est égal, et je te l'abandonne.
*Prépare le combat; agis, dispose, ordonne.
*Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
*Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
*Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
*Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
*Périsse avec mon nom le souvenir fatal
*D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival!

LISOIS.

*Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
*Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
*C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir:
*Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC, un officier, gardes.

LE DUC.

*O CIEL! me faudra-t-il de moments en moments
*Voir et des trahisons et des soulèvements ?
*Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

*Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

LE DUC.

*L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
*Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois ?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

*Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené
*Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

*Oui, seigneur, et déja vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance.

*Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté ;
*Il a vu ma fureur avec tranquillité :
*On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
*Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
*Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
*Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
*Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle :
*Ayez la même audace, avec le même zèle ;
*Imitez votre maître ; et, s'il vous faut périr,
*Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien, c'en est donc fait! une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui, moi? je tremblerais des coups qu'on va porter!
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter!
*Je frissonne ; une voix gémissante et sévère
*Crie au fond de mon cœur : Arrête! il est ton frère.
*Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
*Songe à des droits plus saints ; Vamir fut ton ami.
*O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
*Il fut le confident de toutes mes pensées.
*Avec quelle innocence et quels épanchements
*Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
*Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
*D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
*Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
*D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
*O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
*Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
*Je sens combien le crime est un fardeau cruel!
*Mais que dis-je? Vamir est le seul criminel.
*Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :

*Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah ! de mon désespoir injuste et vain transport !
*Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
*Hélas ! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
*Leur tranquille union croissait dans le silence.
*Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
*Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
*Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère;
*Il me trompe, il me hait : n'importe, il est mon frère,
C'est à lui seul de vivre; on l'aime, il est heureux:
C'est à moi de mourir; mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en est temps encor.

SCÈNE II.

LE DUC, l'officier.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour : que tout soit suspendu ;
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu ?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

*J'ai vu, non loin de cette porte,
*Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
*C'est Lisois qui l'ordonne, et je crains que le sort....

LE DUC.

*Qu'entends-je?.. malheureux! Ah ciel! mon frère est mort!
*Il est mort, et je vis! et la terre entr'ouverte,
*Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
*Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
*Frère dénaturé, ravisseur, assassin:
O ciel! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
*Le voile est déchiré; je m'étais mal connu.
*Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
*Ah, Vamir! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
*Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine!
*Quoi, mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie, avec empressement,
*Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

*Chers amis, empêchez que la cruelle avance,
*Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence:
*Mais non; d'un parricide elle doit se venger;
*Dans mon coupable sang sa main doit se plonger:
*Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE, TAISE.

AMÉLIE.

*Vous l'emportez, seigneur; et puisque votre haine,
*(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
*Ces affreux sentiments que vous nommez amour?)

*Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
*Veut ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée....
*Mon choix est fait, seigneur; et je me donne à vous:
*A force de forfaits vous êtes mon époux.
*Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
*De vos murs sous ses pas abaissez la barrière;
*Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
*Je trahis mon amant, je le perds à ce prix:
*Je vous épargne un crime, et suis votre conquête.
*Commandez, disposez, ma main est toute prête.
*Sachez que cette main que vous tyrannisez
*Punira la faiblesse où vous me réduisez.
*Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....
*Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
*Allons.... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
*Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

LE DUC.

*Mon frère?

AMÉLIE.

Dieu puissant! dissipez mes alarmes,
*Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

*Vous demandez sa vie!

AMÉLIE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
*Vous qui m'aviez promis....

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps.

AMÉLIE.

*Il n'est plus temps! Vamir....

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle,
Que l'amour a conduit cette main criminelle.
*Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
*Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
*Frappez; que votre main, contre moi ranimée,
*Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
*Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
*Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire,
*Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE, se jetant entre les bras de Taïse.

*Vamir est mort! barbare!

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main
*Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMÉLIE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.

*Il est mort!

LE DUC.

Ton reproche.....

AMÉLIE.

Épargne ma misère.
*Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
*Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir;
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser, et mourir.

LE DUC.

*Ton horreur est trop juste. Eh bien! chère Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
*Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
*Que ma main les conduise....

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel! que faites-vous?

LE DUC. (On le désarme.)

*Laisse-moi me punir et me rendre justice.

AMÉLIE, à Lisois.

*Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

LE DUC.

*Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

*Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

*Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
*A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
*Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
*Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
*Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

LISOIS.

*Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
*Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
*Du soin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

*L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
*En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être;
*Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
*Ont calmé dans ton sein toutes les passions,

*Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
*Avec tranquillité permettre un parricide!

LISOIS.

*Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
*Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
*D'un si juste remords ont pénétré votre âme;
*Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
*Au prix de votre sang vous voudriez sauver
*Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
*Je puis donc m'expliquer : je puis donc vous apprendre
*Que de vous-même enfin Lisois sait vous défendre.
*Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.
(Au duc.) (A Amélie.)
*Vous, gardez vos remords ; et vous, séchez vos pleurs.
*Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
*Venez, paraissez, prince; embrassez votre frère.
(Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.)

SCÈNE V.

LE DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.

AMÉLIE.

*Qui! vous?

LE DUC.

Mon frère?

AMÉLIE.

Ah ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser?

VAMIR, s'avançant du fond du théâtre.

*J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

LE DUC.

*Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMÉLIE.

*Lisois, digne héros qui me donnez la vie....

LE DUC.

*Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
*Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
*J'ai frappé le barbare; et, prévenant encore
*Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
*Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

*Après ce grand exemple, et ce service insigne,
*Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
*Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
*Mes yeux, couverts d'un voile, et baissés devant toi,
*Craignent de rencontrer et les regards d'un frère,
*Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

*Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
*Quel est donc ton dessein? parle.

LE DUC.

De me punir;
*De nous rendre à tous trois une égale justice;
*D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
*Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
*L'amour et le courroux m'avaient précipité.
*J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle
*Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.

*Lisois sait à quel point j'adorais ses appas,
*Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
*Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
*Je l'adore encor plus.... et mon amour la cède.
*Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux:
*Aimez-vous; mais au moins pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMÉLIE.

*Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
*La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
*Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

*Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes.
*Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
*Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu:
(A Vamir.)
Je suis en tout ton frère; et mon âme attendrie
*Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
*Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
*Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourments,
A force de vertus, tous mes égarements.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, le 20 auguste 1755.

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

Je voudrais, monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous ; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agréments de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles où je me suis retiré, et où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions et

mes paroles : il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que, si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que, si votre oncle fonda des beaux-arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise, traduite par le père Brémare, qu'on trouve dans le recueil que le père du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de Gengis-Kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car, lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : évènement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise, qui porte le nom de

l'*Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation : elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de Pilpay et de Lokman, qui renferment toute la morale, et qui instruisent en allégories toutes les nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eut qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs et les Romains sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons

qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vu adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'*Orphelin de Tchao* est un monument précieux qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos troubadours, notre bazoche, la société des enfants sans souci, et de la Mère-sotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII et de Charles VIII.

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies françaises et espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakespeare et de Lopez de Vega, qu'on a nommées tragédies : c'est un entassement d'évènements incroyables. L'ennemi de la maison de Tchao veut d'abord en faire

périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Aymard, parmi nous, devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, et envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison, et un poignard; Tchao chante selon l'usage, et se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de Tchao. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfants, afin que l'Orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille et une nuits* en action et en scènes; mais, malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et malgré la foule des évènements, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont deux grands mérites en tout temps et chez toutes nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps et d'action, développements de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous fesions alors.

Comment les Chinois, qui, au quatorzième siècle, et si long-temps auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans (1), sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plus tôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Égyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets

(1) Le père du Halde, tous les auteurs des *Lettres édifiantes*, tous les voyageurs ont toujours écrit *Européans;* et ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

de tragédie, et ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé Métastasio a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, et il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaïre*, et jusqu'à cette pièce chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré; et que, dans l'histoire du siècle de Louis XIV, j'ai célébré mon roi et ma patrie, sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois traduit en espagnol par le célèbre Navarette :

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le mon-
« tre qu'à tes amis; crains le public et tes con-

« frères; car on falsifiera, on empoisonnera ce « que tu auras fait, et on t'imputera ce que tu « n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trom- « pettes, les fera sonner pour te perdre, tandis « que la vérité, qui est muette, restera auprès de « toi. Le célèbre Ming fut accusé d'avoir mal « pensé du Tien et du Li, et de l'empereur Vang; « on trouva le vieillard moribond qui achevait le « panégyrique de Vang, et une hymne au Tien et « au Li, etc. »

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.
OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }
ZAMTI, mandarin lettré.
IDAMÉ, femme de Zamti.
ASSÉLI, attachée à Idamé.
ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAME, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSÉLI.

Eh! qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentiments de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue

Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et viens frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déja, dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet État la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?

C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parents surpris parurent un outrage !
Lui, qui traîne après lui tant de rois ses suivants,
Dont le nom seul impose au reste des vivants !

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur brillaient sur son visage ;
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait ; et mon cœur s'en applaudit peut-être : (1)
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté ;
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.

Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.
J'ai refusé sa main ; je suis épouse et mère :
Il ne pardonne pas : il se vit outrager,
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Étrange destinée, et revers incroyable !
Est-il possible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asile ou quelque défenseur ;
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire ;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée ;

Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Être suprême et la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche.
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCÈNE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit:
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entasses de nos frères mourants,
Portant partout le glaive et les feux dévorants.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.

De leurs nombreux enfants ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense;
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père:
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée
Du conquérant tartare et du peuple ignorée:
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils. »
Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants;
Soit que, dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;

Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les puis enlever :
Ne désespérons point, et préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages ;
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Éloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons ; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des rois n'a pas même un asile !
J'attends les Coréens ; ils viendront, mais trop tard :
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

Étan, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible;
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglants et déchirés....
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je? hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfants du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,

Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes et des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O ciel, prends ma défense.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, gardes.

OCTAR.

ESCLAVES, écoutez; que votre obéissance

Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains:
Je vais l'attendre: allez; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Ou sommes-nous réduits? O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'âme intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie!

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours

Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel! Eh quoi! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes;
Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais : Mourons; et lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets. (2)

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentiments secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent:
Mon cœur répond au vôtre; il sent tous vos tourments.
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes serments.
Auprès de cet enfant allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'État, que sa mort peut sauver:
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Écoute : cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui;
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Étranger! lui, mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile:
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis pas nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ÉTAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils.... que son sang.... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, et surtout ma faiblesse:
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.

J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi, par pitié.

SCÈNE VII.

ZAMTI, seul.

J'AI fait taire le sang! Ah, trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur!
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour domter la nature:
Que peut-il par lui-même? Achève, soutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMTI, seul.

ÉTAN auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

VIENS, ami.... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi :
Est-il en sûreté ?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés;
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles,
O mes rois! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur et ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle. (3)
Allons.... ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu vos murs en cendre, et ce trône abattu,

J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses ;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;
Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée :
Je cessais d'être mère ; et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi ! mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé! ces moments seront courts:
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande :
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblants, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles ;
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Écoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir;
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.

Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes serments, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je; ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre :
Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains. (4)
Ne me fais point haïr le sang des souverains :
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide;
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
Loin de l'abandonner, je vole à son secours;
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné! cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre. (5)

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître....

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, gardes.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux;
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.

Voici votre empereur; aycz soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de guerriers.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête :
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix :
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Étouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, et des rébellions
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte : il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris :
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile. (6)
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(A un de ses suivants.)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,

Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;

Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne :
La gloire le promet ; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette âme égarée
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens ;
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux ;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux :
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon âme tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.

J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée :
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir :
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déja rangée ;
Mais un évènement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas:
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et, nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez!
C'est mon fils ! on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.

Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
Frappez : voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-temps sans mouvement, sans couleur et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfants de son maître on s'attache aisément;
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie

A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable; ils sont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines :
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers surtout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés :
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de guerriers.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime, et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourments, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes:
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter:
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter;
« Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
« Malgré ses cruautés, j'espère en sa clémence:
« Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
« Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux? »

C'est ainsi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daigneriez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(A sa suite.)
Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer:
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ? est-il possible? ô ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé! c'est elle! et mes sens....

SCÈNE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, gardes.

IDAMÉ.

Ah! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent,

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés; mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie:
Le repos de l'État me demande sa vie;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prends sous ma garde..

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice osè-t-on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux;
Vous me l'avez promis; sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili;
En un mot, vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande :
Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !.... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!... lui?... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde
Eût entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, d'un côté; IDAMÉ, ZAMTI, de l'autre; gardes.

GENGIS.

PARLE; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir : c'en est fait; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence;
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture, il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(A ses gardes.)
Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien ! mon fils l'emporte, et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,
Frappez ce triste cœur qui céde à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire ;
Dans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité ;
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée ;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux :
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère ;
Je devais l'imiter : mais enfin je suis mère ;
Mon âme est au-dessous d'un si cruel effort :

Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse;
Mon sort suivra le tien; je meurs, si tu péris:
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas:
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle:
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux?
Quoi! votre âme jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar; je me crains, je m'ignore :

Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :
C'est un torrent qui passe en son cours homicide ;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité.
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux, qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est là cette esclave ?
Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave ?

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle :
Ses imprudents refus, la colère et le temps,
En ont éteint dans vous les restes languissants ;

Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni ; je le dois, je le veux ;
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juste ciel ! à ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, et mes soupirs honteux !
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime !
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois ;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science :
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence ;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs :
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.

Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
J'en étais indigné; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr et plus illimité
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire:
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie: elle arrive; elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice:
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son âme, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez; volez.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi:
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute; oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De domter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GENGIS, troupe de guerriers tartares.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(A sa suite.)
Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
(Il reste seul.)
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! vous avez vu ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler :
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise :
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentiments, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler :
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.

Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis, heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire:
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfants de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort:
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent;
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent:
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'État.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III.

GENGIS, seul.

A mon sort à la fin je ne puis résister;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon âme oppressée?
Tant d'États subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde. (7)
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour;

Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite ;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... C'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! seigneur, épargnez une femme, une mère :
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner :
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner.
J'ai déja suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux ;
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez; je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis ;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes. (8)
L'intérêt de l'État et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.

Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds :
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée;
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changements tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future;
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main :
Elle était pure alors, et me fut présentée :
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir;

Du dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même:
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté :
Je remplis mon devoir, et je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentiments, madame; il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; et si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son âme vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux, est-il croyable?
Quoi! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, seigneur, que je révère:
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère;
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais aussi tout m'outrage:
J'adore avec mépris cet excès de courage;
Je vous aime encor plus quand vous me résistez;
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups:
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

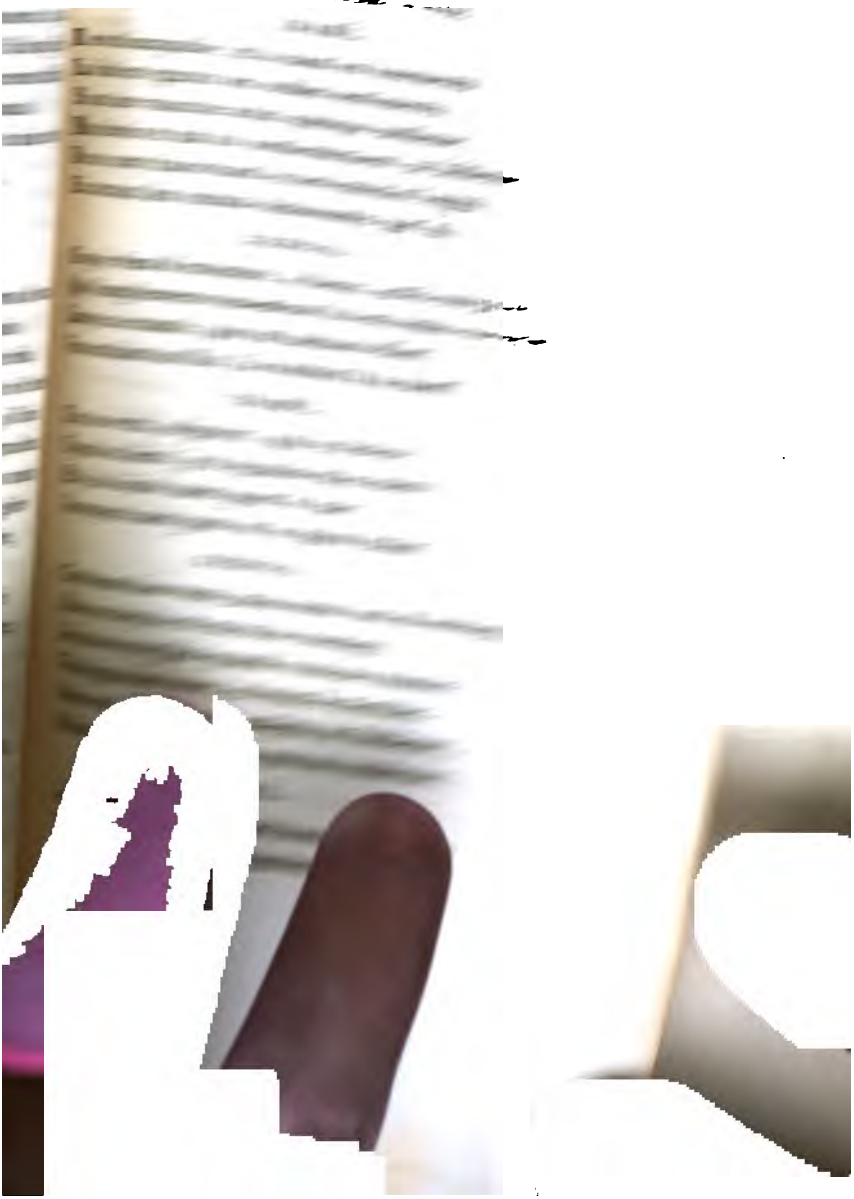
prême
ha le ciel même;
urieux
ns vos yeux.
sa colère,
vous savez plaire?

heur de plus.

s vaincus.
us seconde,
du monde:
rité
cité.
ême encore
u'il abhorre;
ir bravé;
enlevé:
eur sanguinaire
e vous déplaire.
s mêmes lieux,
os yeux;
itime.

st un crime.

SCALED RULER FOR MOVING CU
Adjust Cradle Gap
<--Measure Binding
CM.



GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire?

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde:
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé:
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que, dans ces mêmes lieux,
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête: il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi :
Nous lui devions nos jours, nos services, nôtre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres :
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Étan, de son salut ce ministre fidèle,
Étan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'Orphelin restes dans l'univers;

C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins, ni d'autres lois pour nous.
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'État qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare,
Éteins sur mon tombeau les foudres du barbare : (9)
Je commence à sentir la mort avec horreur
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.
Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux;
Règne; que ton roi vive, et que ton époux meure;
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère?
Tu t'abuses, cruel; et ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,

Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime?
Crois-moi : dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumants, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains:
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu! que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats:
Mais Gengis a marché; la mort suivait ses pas;
Et des enfants du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant:
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.

Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Tout en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui, me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, et changeait de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?

Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez:
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(A sa suite.)
Veillez sur ces enfants; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(A Asséli.)
Éloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine:
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.

D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCÈNE III.

IDAMÉ, seule.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime;
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.

Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle :
Finissez ses tourments.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance :
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez je lui dois le trépas :
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle :
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre;
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, et dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;

Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déja mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais :
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire:
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable;
Votre haine est injuste, et votre amour coupable :
Cet amour est indigne et de vous et de moi :
Vous me devez justice; et, si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; et déja je la retiens à peine :

Je ne vous connais plus ; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés ;
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le suis ; j'allais cesser de l'être :
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien ! je tombe aux pieds de ce maître sévère !
Le ciel l'a fait mon roi ; seigneur, je le révère :
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Écoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière :

Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter:
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son âme enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grâce est encore accordée:
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort:
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte!
Faut-il encore aimer? est-ce là mon destin!

(Il sort.)

IDAMÉ, seule.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien! écoute-moi :
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblants sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort :
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,

Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix ;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déja conçu tes desseins magnanimes ;
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, en tirant un poignard.

Tiens, sois libre avec moi ; frappe, et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux ;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère ;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.

Digne épouse, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAME, en lui donnant le poignard.

Tiens, commence par moi; tu le dois: tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien! imite-moi.

IDAMÉ, lui saisissant le bras.

Frappe, dis-je....

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, gardes.

GENGIS, accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.

ARRÊTEZ,
Arrêtez, malheureux! O ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'États, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti; tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili: je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se domter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie

De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(A Zamti.)

Soyez ici des lois l'interprète suprême,
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse règne, et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage :
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES.

(1) On peut comparer ces vers à ceux que dit Aricie dans la *Phèdre* de Racine :

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une âme insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte;
Et, vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Quelle différence entre la coquetterie bourgeoise d'Aricie, qui se plaît à *porter la douleur dans une âme insensible*, et le noble orgueil d'Idamé, qui tire une vanité secrète *d'adoucir ce lion dans ses fers arrêté, et d'instruire aux vertus son féroce courage!*

Comment l'habitude avait-elle pu familiariser Racine avec le goût d'une galanterie ridicule, au point d'introduire dans une tragédie une princesse qui préfère un jeune héros à Hercule, parce qu'Hercule *préparait moins de gloire aux yeux qui l'avaient domté?* Idamé ne parle point de *la gloire de ses yeux. Un refus a causé les malheurs de la terre.*

(2) Catilina, dans la pièce de Crébillon, dit :

La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, et que le lâche attend.

C'est un soldat romain qui se donne la mort pour se dérober au supplice : Zamti est un philosophe chinois résigné à la mort.

(3) L'abbé Mongant était très vaporeux. Employé dans l'éducation du duc d'Orléans, fils du régent, comme l'abbé Dubois

l'avait été dans celle du régent, il n'avait eu qu'une abbaye ; et Dubois était devenu cardinal, premier ministre, quoique l'abbé Mongant lui fût supérieur en naissance, en esprit, en lumière et en probité. Il eut la faiblesse d'être malheureux de la destinée du cardinal, et il n'aurait pas voulu sans doute l'acheter au même prix. Un jour on lui demandait ce que c'était que les vapeurs dont il se plaignait : *C'est une terrible maladie*, répondit-il ; *elle fait voir les choses telles qu'elles sont.* C'est dans ce même sens que ces vers de Zamti sont vrais.

(4) On était accoutumé sur notre théâtre à voir des sujets immoler leurs enfants pour sauver ceux de leurs rois ; et l'on fut étonné d'entendre dans l'*Orphelin* le cri de la nature. Zamti ne devait pas sacrifier son fils pour le fils de l'empereur. Un particulier, une nation même, n'a pas le droit de livrer un innocent à la mort pour des vues d'utilité politique. Mais Zamti, en immolant son fils unique, fesait, à ce qu'il regardait comme son devoir, le sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire. En sacrifiant un étranger, il n'eût été qu'odieux ; en sacrifiant son fils, il est intéressant, quoique injuste.

(5) On peut comparer cette situation à celle de Clytemnestre. Observons que, dans *Iphigénie*, un père égorge sa fille pour faire changer le vent ; qu'aucun personnage dans la pièce ne s'élève contre cet absurde fanatisme ; que Clytemnestre trouve qu'il serait plus naturel d'immoler la fille d'Hélène, puisqu'enfin c'est Hélène qui est coupable ; tant les idées superstitieuses qu'on a reçues dans l'enfance familiarisent les hommes avec les principes les plus absurdes, non seulement des superstitions régnantes, mais même des superstitions qui n'existent plus !

(6) On a pendant quelque temps retranché ces huit vers. La police de Paris ne voulait pas que Gengis apprît aux Parisiens qu'il lui était utile de laisser aux Chinois certaines erreurs qui entraînaient leur docilité.

(7) On peut comparer cette situation de Gengis à celle d'Auguste, et ces vers de l'*Orphelin* à ceux-ci de *Cinna* :

Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,

Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Rien ne forme plus le goût, comme le remarque M. de Voltaire, que ces comparaisons, lorsque surtout deux hommes d'un génie égal, mais très différent, ont à exprimer un même fonds d'idées, dans des circonstances et avec des accessoires qui ne sont pas les mêmes. Ici l'un peint un tyran, et la satiété d'une âme épuisée par des passions violentes; et l'autre peint un conquérant, et le vide d'un cœur qui a conservé sa sensibilité et son énergie.

(8) Égée dit à Églé, dans l'opéra de *Thésée :*

C'est peut-être un peu tard m'offrir à vos beaux yeux :
Je ne suis plus au temps de l'aimable jeunesse;
Mais je suis roi, belle princesse,
Et roi victorieux.

(9) Dans les premières éditions on lisait :

Passe sur mon tombeau dans les bras du barbare.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE,

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON par feu M. FATEMA, comme on sait.

(1759.)

PRÉFACE

DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain; elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. Thompson. Le célèbre Addisson avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de *Caton*. Addisson pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encore au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu que celle de Caton. Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Addisson regardait Caton comme la victime de la liberté, et Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, la *Mort de Socrate* aurait fait peu d'impression peut-être dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. Richard Steele dit expressément dans le *Tatler* qu'*on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le succès de *Caton* ayant enhardi Addisson, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la *Mort de Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'État, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thompson, son élève: celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, etc., et finit sa carrière par la *Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis M. Dodington et M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakespeare, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre Xantippe,

femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, et l'aimant; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, et l'autre à l'*Iliade*. M. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thompson, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédants aucun pédant aussi odieux et aussi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien

laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté la *Mort de Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. Thompson.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatema n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.
ANITUS, grand-prêtre de Cérès.
MÉLITUS, un des juges d'Athènes.
XANTIPPE, femme de Socrate.
AGLAÉ, jeune athénienne élevée par Socrate.
SOPHRONIME, jeune athénien élevé par Socrate.
DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE et ACROS, }
JUGES.
DISCIPLES de Socrate.
Pédants protégés par Anitus, au nombre de trois.

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chère confidente et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui, sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse; vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous une demi-douzaine de robes de soie brochées d'or.

TERPANDRE.

C'est un peu fort; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple; c'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup; et surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis; les dieux vous maintiennent dans des sentiments si pieux et si justes! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfants, et les enfants de vos petits-enfants.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

SCÈNE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien! ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oui, monseigneur, je ne suis point jalouse; et pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand

j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé : il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères ?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagants, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une

autre patrie ; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie ; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf ; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable ! voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici : vous lui faites trop d'honneur. Je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa ; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh! bon jour, mon cher Socrate, le favori des dieux, et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois; et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible; et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agaton, qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement; son père, ce tendre ami dont les volontés me

sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion sont dignes de votre belle âme. Mais on sait assez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentiments d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déja le consentement de Xantippe votre femme; sans doute elle est instruite des sentiments d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCÈNE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(Il sort.)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me sert de père, et il forme mon âme.

ANITUS.

Eh bien! s'il dirige vos sentiments, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentiments vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez! vous, qui êtes libre! Ah! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAÉ.

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie.....

AGLAÉ.

Sophronime n'est point impie; il lui est attaché dès l'enfance; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée; il ne tient qu'à moi d'être sa femme, mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main?

AGLAÉ.

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non assurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les dieux, en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

L'Être suprême! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler : vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentiments dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que

Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés; je le veux croire : mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très résolue; et j'en suis très fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez : je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune : songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, et que la fortune reste; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille : je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(Anitus sort.)

(Aglaé, seule.)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne sais pour-

quoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime : hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCÈNE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Chère Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux ! moi, qui voudrais les payer de mon sang, moi, qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, et j'en

disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous êtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime: je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux: mais j'avoue que je n'en ai pas la force; et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter, et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfants, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament: mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée: j'ai vu de mes yeux ma misère; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté: je sais travailler de mes mains; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, âme tendre, âme

sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE.

Vos sentiments me plaisent autant qu'ils m'attendrissent; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate; il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.

SCÈNE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari : la philosophie est fort bonne,

quand on est à son aise ; mais vous n'avez rien ; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit ; venez, suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction : j'aime qu'on m'obéisse, et vite ; c'est pour votre bien : ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel ! ah, chère Aglaé !

SOCRATE.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire ? vraiment, je le prétends bien, et surtout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde ; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous, qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déja être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfants ; marquez-lui toute sorte de déférences ; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déja dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi, je dois le secret aux morts comme aux vivants.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé : c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis; je sais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime ; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas ; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfants, mais que vos enfants ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens ; c'est le seul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissants de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfants, vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi : ne faut-il pas respecter les volontés des

morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il par ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis; je trahirais l'amitié et la confiance, si je fesais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père: c'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces moments.

AGLAÉ.

Ah, que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment, vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et

dix ans? qui paiera vos médecins, quand vous serez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? Enfin que ferai-je, quand ce fripon, ce cou tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eus pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve; rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déja donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

XANTIPPE, seule.

Le vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui; et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette âme-là quelque chose de supérieur à la mienne?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien! madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous! Fi! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune! Il me le paiera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me suis assez fâchée contre lui : c'est un imbécille, je le sais bien; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde : cela n'a point de malice; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, et avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs il

est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je. J'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres: laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé: cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a deja intenté contre lui quelques accusations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler: nous le mettrons en danger de sa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime; par là nous rempli-

rons tous nos devoirs : il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous ; que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate ; c'est un scélérat hypocrite qui soutient les droits de l'aréopage contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui assurément, monseigneur ; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous ; et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui ; mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh ! laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de vivre heureux sur la terre.

SCÈNE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

NONOTI.

J'ai travaillé, monseigneur : il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

BERTHIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'âme est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'État qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi : je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation ; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien ! savant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser

tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille! Portez cette pièce au quatrième juge: c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui: nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

SCÈNE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS.

Monsieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense; unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux; mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici; je sais que vous êtes un fripon; vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant; nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS.

On ne peut mieux parler. (*A part.*) Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel, les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise!

MÉLITUS, à part.

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geôle, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir!

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent: j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami; comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCÈNE IX.

ANITUS, MÉLITUS, quelques juges d'Athènes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE, ACROS, ensemble.

Justice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Justice, au nom du peuple!

MÉLITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Contre Socrate.

MÉLITUS.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie : il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et d'argent inutile dans les temples; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique; il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

(Tous trois ensemble.)

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accusations très graves et très vraisemblables : on m'avait déja averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'État est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve! O ciel! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout à l'heure?

LES JUGES, ensemble.

Oui, en prison; vite, en prison.

MÉLITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre : nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les États où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En prison! en prison!

SCÈNE X.

Les acteurs précédents, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE, enchaîné; valets de ville.

XANTIPPE.

Eh, miséricorde! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable ; hélas! il est plus bête que méchant (1). Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais

(1) On prétend que la servante de La Fontaine en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. Thompson si Xantippe l'a dit avant cette servante. M. Thompson peint Xantippe telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une Cornélie.

bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu; chargez-moi de fers: je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfants, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes ? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous ; ils vous poussent des arguments jusque sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet

homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCÈNE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déja beaucoup fait.

ANITUS.

Écoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre âme intrépide et sublime ; c'est

tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre âme soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne ; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste : je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend ; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(On l'emmène.)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible : ce n'est pas ma faute ; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher ; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LES JUGES, assis sur leur tribunal; SOCRATE, debout.

UN JUGE, à Anitus.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée : répondez.

SOCRATE.

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah ! le scélérat !

SOCRATE.

Il n'y a qu'un dieu, vous dis-je : sa nature est d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein : il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissants et plus éclairés que les hommes, et s'ils existent, ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux : mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais : Il vous est permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie !

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême

descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfants, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que, pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien peut-être Persée, Hercule et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfants de Dieu que de chercher à lui plaire et d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugements iniques.

MÉLITUS.

Que de blasphèmes et d'insolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités! on ne sait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnements; ce n'est pas là ce qu'il nous faut; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente, mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique,

incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout-puissant.

MÉLITUS.

Ah ! le blasphémateur ! ah ! le monstre ! il n'en a dit que trop : je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui ; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MÉLITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin ?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin, et vous, et l'aréopage, n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate.

(Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.)

Vous l'avez entendu, auguste aréopage, institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'État, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(Anitus sort, et les juges opinent.)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE, à celui qui vient de parler.

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'ensuive.

SOCRATE.

Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, sortant.

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'État au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les

trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner (1).

SCÈNE II.

SOCRATE, seul.

Depuis long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers moments et interrompre la douceur du recueillement de mon âme; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà: il faut se résigner à tout.

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE, et les disciples de Socrate.

XANTIPPE.

Eh bien! pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

(1) Au seizième siècle, il se passa une scène à peu près semblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, et allons dîner.*

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bienvenus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, à la tête des disciples de Socrate.

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe : nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous fesions hier de l'immortalité de l'âme. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'âme périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit; je n'y entends rien; on pensera toujours parce qu'on a pensé! Est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEOLIER, ou valet des onze, apportant la tasse de ciguë.

Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence! je te dévisagerai, monstre!

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme; elle a toujours grondé son mari; elle vous traite de même: je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(Il prend le gobelet.)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juste! les fanatiques ont proscrit le sage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon âme seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(Il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(Il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous souriez?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie (1).

(Il boit.)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis : il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorants pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens?

(1) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de Socrate. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler Socrate long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat :* voilà la grande règle que M. Thompson a observée.

SOCRATE.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, et les ennemis de la superstition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous soyez une de ces victimes?

SOCRATE.

Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers moments encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges : ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers moments?

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents; AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

Divin Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple; on le poursuit lui et ses complices; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment? il n'est plus temps! juste ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déja bu la coupe empoisonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison; j'ai obéi à la loi, tout injuste

qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur; il a mis au jour toute la force de votre belle âme. Ma chère Xantippe, soyez heureuse; et songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y songe! Ah! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite!

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE,

PAR M. HUME,

TRADUITE EN FRANÇAIS PAR JÉROME CARRÉ.

Représentée à Paris, au mois d'auguste 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DU TRADUCTEUR DE L'ÉCOSSAISE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR, la petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux-arts et au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène César et Ptolomée, Athalie et Joad, Mérope et son fils, entourés et pressés d'une foule de jeunes gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable, que l'art de la tragédie et de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage. Il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très illustres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes; mais, il faut l'avouer, nous ne sommes que les disciples des Newton, des Locke, des

Galilée. Si la France a quelques historiens, les Espagnols, les Italiens, les Anglais même, nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul Massillon aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il est encore loin de l'archevêque Tillotson aux yeux du reste de l'Europe! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance : je vous dis seulement comment pensent les autres peuples; et vous savez, monsieur, vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie? C'est dans le seul art des Sophocle que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre: c'est pourquoi, dans plusieurs villes d'Italie, la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappants, ces actions grandes

et terribles qui, bien ménagées, sont un des plus grands ressorts de la tragédie? comment apporter le corps de César sanglant sur la scène? comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux, et l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache, et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène; et quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire et la vivacité d'une action également terrible et vraisemblable à la force des pensées, et surtout à la belle et naturelle poésie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce sera vous, monsieur, que la postérité devra remercier (1).

---

(1) Il y avait long-temps que M. de Voltaire avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre, et de rétrécir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le comte de Lauraguais donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. de Voltaire s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux; et dans les nouvelles salles construites à Paris le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importants. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe et celle de la

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il respire; et si on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'est-il plus, on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous; je veux qu'on sache que, tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre, par les soins les plus coûteux et les plus pénibles, un art utile, perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente (1).

---

torture. Tous ces changements se sont faits, à la vérité, lentement, à demi, et comme si l'on eût voulu prouver, en les fesant, qu'on suivait non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. de Voltaire avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie, peu de temps après sa mort, en Suède et dans les États héréditaires de la maison d'Autriche; et, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

(1) M. le comte de Lauraguais avait fait une pension au célèbre du Marsais, qui, sans lui, eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours, parce qu'il était soupçonné d'être janséniste, et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a, dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils sont incapables de faire; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

A MESSIEURS

LES PARISIENS (1).

MESSIEURS, je suis forcé par l'illustre M. F..... de m'exposer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment et du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienséance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. F..... sera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, font *métier et marchandise* d'insulter *le tiers et le quart*, sans aucune *provocation*, comme dit Cicéron, dans l'oraison *pro Murena*, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. L. F..... de P.... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'*Écossaise* de M. Hume. Les comédiens français et les italiens voulaient la représenter : elle aurait

(1) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

peut-être été jouée cinq ou six fois, et voilà que M. F..... emploie son autorité et son crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens quand il était jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. Hume, M. *Home;* et puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le *Journal encyclopédique* du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.

L'auteur de Douglas *est le ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.*

Je ne sais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, et je prie Dieu pour lui comme je le dois; mais il résulte que l'auteur de l'*Écossaise* est M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume; ce qu'il fallait prouver, et ce qui est très indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'*Écossaise*. Il est vrai

que, dans le journal que je cite, l'*Écossaise* n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'*Agis* et de *Douglas* : mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'*Écossaise*, que j'ai en main plusieurs de ses lettres par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have comitted many a blunder in your performance*, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : *you have quitte impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastisement at the end of the drama.....* vous avez affaibli le caractère de Frélon, et vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, et je l'ai déja dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp (ce mot *wasp* signifie *frélon*) ; mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue ; et j'espère que messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans l'intention de mettre son Wasp sur

la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de milady Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. F....., dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'*il avait été condamné aux galères ;* et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur.* Je vous jure, messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'*Écossaise.* Je vous demande, messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce

petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très humble et très obéissant serviteur, JÉRÔME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint-Thomas du Louvre; car j'appelle *impasse*, messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac* : je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de *cul*, en dépit du sieur F..... ci-devant j.....

AVERTISSEMENT.

Cette lettre de M. Jérôme Carré eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'auguste 1760. On commença tard ; et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-temps ? *C'est apparemment*, répondit tout haut un homme d'esprit, *que* F... *est monté à l'hôtel de ville.* Comme ce F.... avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de l'*Écossaise*, quoique M. Hume ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était sue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. F.... fit encore la faute d'imprimer dans je ne sais quelles feuilles, intitulées l'*Année littéraire*, que l'*Écossaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais M. Jérôme Carré était bien loin de faire des cabales : tout Paris sait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce F...., et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir F.... dans Frélon. Un

avocat, à la seconde représentation, s'écria : *Courage, M. Carré, vengez le public!* le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des battements de mains qui ne finissaient point. Carré, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, M. Carré, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume ! Eh, messieurs, répondit Carré, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt.

Comme il parloit ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de F... Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent Carré était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un Français nommé F..., et toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que, toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de Frélon était très peu important dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai

succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissements qu'à Paris. On peut dire à cela que ce Frélon était autant estimé dans les provinces que dans la capitale : mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. Hume en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes ; intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de milord Boldthinker au prétendu Hume, au sujet de sa pièce de l'*Ecossaise*.

« Je crois, mon cher Hume, que vous avez « encore quelque talent; vous en êtes comptable « à la nation : c'est peu d'avoir immolé ce vilain « Frélon à la risée publique, sur tous les théâ- « tres de l'Europe, où l'on joue votre aimable « et vertueuse *Écossaise* ; faites plus ; mettez « sur la scène tous ces vils persécuteurs de la « littérature, tous ces hypocrites noircis de « vices, et calomniateurs de la vertu; traînez « sur le théâtre, devant le tribunal du public, « ces fanatiques enragés qui jettent leur écume « sur l'innocence, et ces hommes faux qui vous « flattent d'un œil et qui vous menacent de « l'autre, qui n'osent parler devant un philo- « sophe, et qui tâchent de le détruire en secret; « exposez au grand jour ces détestables cabales

« qui voudraient replonger les hommes dans les « ténèbres.

« Vous avez gardé trop long-temps le silence : « on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers ; « il n'y a plus d'autre moyen de rendre les let- « tres respectables que de faire trembler ceux « qui les outragent. C'est le dernier parti que « prit Pope avant que de mourir : il rendit « ridicules à jamais, dans sa Dunciade, tous « ceux qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se « montrer, ils disparurent ; toute la nation lui « applaudit : car si, dans les commencements, la « malignité donna un peu de vogue à ces lâches « ennemis de Pope, de Swift, et de leurs amis, « la raison reprit bientôt le dessus. Les Zoïles « ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai talent « des vers est une arme qu'il faut employer à « venger le genre humain. Ce n'est pas les « Pantolabes et les Nomentanus seulement qu'il « faut effleurer ; ce sont les Anitus et les Méli- « tus qu'il faut écraser. Un vers bien fait trans- « met à la dernière postérité la gloire d'un « homme de bien et la honte d'un méchant. « Travaillez, vous ne manquerez pas de ma- « tière, etc. »

PRÉFACE.

La comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est (1) de M. Hume, pasteur de l'église d'Édimbourg, déja connu par deux belles tragédies jouées à Londres: il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. Hume qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondements de la métaphysique et de la morale : ces deux philosophes font également honneur à l'Écosse leur patrie.

La comédie intitulée l'*Écossaise* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable Goldoni, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de Freeport, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France; et cependant c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais

(1) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. Hume.

qui ont fait tant de fortune: ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs; rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur quand on ne doit montrer que les personnages; rien d'étranger au sujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action: c'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de Frélon, qui paraissait encore dans les derniers actes: il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce; mais cette justice qu'on lui rendait semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénouement.

De plus, le caractère de Frélon est si lâche et si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature; car, dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces Arétins subalternes qui gagnent leur pain à

dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres; comme si les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles!

L'un des deux illustres savants, et, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie qui ont présidé au dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du Frélon de M. Hume est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissaient dignes du théâtre en France : mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, et que l'homme le plus

méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. Hume, qu'il a l'art de ne présenter son Frélon que dans des moments où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu, et d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus ; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'*Ecossaise*.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'âme préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissants jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique : car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point

être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien ; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, et un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnements : il est aisé d'apprendre la trigonométrie ;

mais tout art demande un talent, et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote Montaigne sur les spectacles.

« J'ai soutenu les premiers personnages ès « tragédies latines de Bucanam et de Guerante, et « de Muret, qui se représentèrent à nostre collège « de Guyenne avec dignité. En cela, Andreas « Goveanus nostre principal, comme en toutes « autres parties de sa charge, feut sans compa- « raison le plus grand principal de France, et « m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exer- « cice que je ne mesloue point aux jeunes en- « fants de maison, et ai veu nos princes depuis s'y « adonner en personne, à l'exemple d'aulcuns « des anciens, honnestement et louablement : « il étoit loisible même d'en faire métier aux « gents d'honneur en Grèce : *Aristoni tragico* « *actori rem aperit : huic et genus et fortuna* « *honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud* « *Græcos pudori est, ea deformabat.* Car j'ai « tousiours accusé d'impertinence ceulx qui con- « damnent ces esbattements, et d'injustice ceulx « qui empeschent l'entrée de nos bonnes villes « aux comédiens qui le valent, et envient au « peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices

« prennent soin d'assembler les citoyens, et les « rallier comme aux offices sérieux de la dé- « votion, aussi aux exercices et jeux. La société « et amitié s'en augmente : et puis on ne leur « sauroit concéder des passe-temps plus réglez que « ceulx qui se font en présence de chacun, et à la « veue mesme du magistrat; et trouverois raison- « nable que le prince à ses dépens en gratifiast « quelquefois la commune ; et qu'aux villes po- « puleuses il y eust des lieux destinez et disposez « pour ces spectacles; quelque divertissement de « pires actions et occultes. Pour revenir à mon « propos, il n'y a tel que d'alleicher l'appétit et « l'affection ; aultrement on ne faict que des asnes « chargés de livres : on leur donne à coups de « fouet, en garde, leur pochette pleine de « science; laquelle, pour bien faire, il ne fault « pas seulement loger chez soi, il la fault espou- « ser. »

PERSONNAGES.

Maître **FABRICE**, tenant un café avec des appartements.
LINDANE, Écossaise.
Le lord **MONROSE**, Écossais.
Le lord **MURRAI**.
POLLY, suivante.
FREEPORT, qu'on prononce **FRIPORT**, gros négociant de Londres.
FRÉLON, écrivain de feuilles.
Lady **ALTON**, on prononce lédy.
Plusieurs Anglais qui viennent au café.
Domestiques.
Un messager d'État.

La scène est à Londres.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartements dans le café (1).

FABRICE, FRÉLON.

FRÉLON, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant une gazette.

Que de nouvelles affligeantes! des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucunes sur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir; le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! Des places à des gens de lettres!

(1) On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien ! (*Il jette la gazette, et se promène.*) Cependant je rends service à l'État; j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier... et à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(Au maître du café.)

Bonjour, M. Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'en rage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon âme, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître. Écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRÉLON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit. On prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRÉLON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh, pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRÉLON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh! non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu.....

FRÉLON.

Ha, ha, ha, ha, sa vertu !.....

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte; un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel! daigne m'y protéger... Infortuné que je suis!... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur, toutes les commodités de la vie; un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle et très vertueuse.

FRÉLON.

Eh, oui, très vertueuse, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; il est très utile aux étrangers.

MONROSE, en se promenant.

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(Il sort.)

FRÉLON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point milord : c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis : quel est votre emploi dans la maison?

FRÉLON.

Je ne suis point de la maison, monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des feuilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(Ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, se tournant.

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois!

quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu !

FABRICE, arrivant avec une serviette.

Messieurs, on a servi : surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*A Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous.

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part, et dit à Fabrice.*) Écoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bonjour. Que la vie m'est odieuse!

(Il sort.)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut ; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(Les survenants sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCÈNE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly! mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien! qu'y a-t-il notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point: comment voulez-vous que je mange? nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie: quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(Il sort.)

FRÉLON, se levant de sa table.

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte.

FRÉLON.

Eh, de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel-esprit, ennuyeux et méchant.

FRÉLON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime, et vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons

sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRÉLON.

Ah, ah! j'ai donc deviné; il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRÉLON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc! cela n'est pas possible.

FRÉLON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRÉLON.

Elles sont très à leur aise, de là je conclus qu'elles

meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon!

(Il sort.)

SCÈNE V.

LINDANE, sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples, POLLY.

LINDANE.

Ah! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir; et milord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, madame; mais parce que milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde : je veux bien vivre

de pain et d'eau; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'âme vous soutient: il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle; mais moi, je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

Hélas ! milord Murrai n'est point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah ! le nom de Murrai nous sera toujours funeste:

s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien; personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais; je suis une infortunée dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Écosse. Je serais déja partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne; il est à Windsor : j'attends son retour. Mais, hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et si les hommes sont compatissants avec les femmes, ils en abu-

sent, ils veulent se faire un droit de notre misère ; et je veux rendre cette misère respectable. Mais, hélas ! milord Murrai ne viendra point !

SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE, avec une serviette.

FABRICE.

Pardonnez.... madame.... mademoiselle.... je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés.... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste..... entre nous, pardonnez.... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Écoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger?

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour; daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

LINDANE.

Je vous rends grâce avec sensibilité; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh! je n'y tiens pas; vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il est deux heures, et milord Murrai ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien! madame, ce milord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'est peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, en tirant Polly par la manche.

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maîtresse, c'est miladi Alton, celle qui voulait épouser milord; je l'ai vue une fois rôder près d'ici: c'est elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point, c'en est fait, je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(Elle rentre.)

SCÈNE VII.

LADI ALTON, ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras.

Suivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame?

LADI ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LADI ALTON, FABRICE.

LADI ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien ! madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADI ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, madame? Quand milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

LADI ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh, quelle femme! quelle femme!

LADI ALTON. Elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LINDANE, LADI ALTON.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainsi? et que vois-je?

LADI ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! madame, voilà une étrange question.

LADI ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux; mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADI ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, madame.

LADI ALTON.

Répondez-moi, milord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADI ALTON.

Je suis votre partie : si milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADI ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien! madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADI ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins; il faut le rendre, ou je....

LINDANE, en rendant le portrait.

Qu'ai-je vu, malheureuse!.... Madame....

LADI ALTON.

Eh bien?....

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

LADI ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, et qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LADI ALTON, FRÉLON.

LADI ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*A Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je sais qu'elle est Écossaise, et qu'elle se cache.

LADI ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADI ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRÉLON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADI ALTON.

Comment, pédant, une hypothèse!

FRÉLON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

LADI ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que, dans un temps de trouble, une Écossaise qui se cache est une ennemie de l'Etat.

LADI ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût.

FRÉLON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADI ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRÉLON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre ; je pourrais même parler aux laquais de milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée ; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous ; cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADI ALTON.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; [a] je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'État ; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déja récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de tout ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements : le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées :

or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADI ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu aies étudié à Saint-Omer (1). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE IV.

LADI ALTON, FABRICE.

LADI ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, et lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît: elle est décente; on la dit sage; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*A Fabrice, qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître; fesons la paix : vous êtes un honnête homme, vous; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

(1) Il y avait à Saint-Omer un collège de jésuites anglais très renommé dans toute la Grande-Bretagne.

LADI ALTON.

Aimable! tu me perces le cœur.

SCÈNE V.

FREEPORT, vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau, FABRICE.

FABRICE.

Ah! Dieu soit béni, vous voilà de retour, M. Freeport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*Au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'État?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand' chose; fripons ou sots, voilà pour les trois quarts; et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, pauvre et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh! point; sa fierté est encore une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas

qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer : il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin c'est un prodige de malheur, de noblesse et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire personne, mais j'estime... Écoutez : comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là ; elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse; où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures.

(Il pousse la porte et entre.)

SCÈNE VI.

LINDANE, paraissant tout effrayée, POLLY la suit; FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh, mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, monsieur, si madame le permet.

(Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup-d'œil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assi?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très étonnée; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très connu; je m'appelle Freeport, loyal négocian', riche; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi..... ou sans moi..... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O ciel! quelle visite je reçois! Et milord ne vient point! Cet homme bizarre m'assassine; je ne pourrai m'en défaire: comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir.

(Elle s'assied, et travaille à son ouvrage.)

(Un garçon apporte du chocolat; Freeport en prend sans en offrir; il parle et boit par reprises.)

FREEPORT.

Écoutez. Je ne suis pas homme à complimets ; on m'a dit de vous..... le plus grand bien qu'on puise dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, monsieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, monsieur; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous?

POLLY.

Oh, l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille

guinées; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaissance; gardez l'argent et le secret.

(Il jette une grosse bourse sur la table.)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, se levant et se détournant.

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FREEPORT, continuant à lire les gazettes et à prendre son chocolat.

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? « Le roi est venu en haute personne..... » Eh, malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? dis le fait tout rondement.

LINDANE, s'approchant de lui.

Monsieur.....

FREEPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Et que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez su malgré elle : obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, toujours lisant.

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu!

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très mal de refuser. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner, et qui ne sait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présents, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT, toujours prenant son chocolat et lisant.

Hem! que dit-elle là?

POLLY, s'approchant de lui.

Hélas! monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille....

FREEPORT.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille?....

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, allant vers Freeport.

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure.... comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez

que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance; mais surtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! M. Fabrice! à mon secours, venez.

FABRICE, arrivant en hâte.

Quoi donc, madame?

LINDANE, lui donnant la bourse.

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, prenant la bourse.

Ah! M. Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah, M. Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*Bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état et sa vertu me pénètrent l'âme.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant ; milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale ; il l'aime encore sans doute : c'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

(Elle écrit.).

POLLY.

Elle paraît désespérée ; hélas ! elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources, mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, ayant plié sa lettre.

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va (*elle l'embrasse*), sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu, sans doute : mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

POLLY.

Quoi ! madame, ce fut donc le père de milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! M. Fabrice, à l'aide! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(La femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.)

LINDANE, en sortant.

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une

fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Écosse?

FABRICE.

Oui, monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfants! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE, revenant.

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens; elle se porte très bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(Il sort.)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LADI ALTON, ANDRÉ.

LADI ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison; une Écossaise cachée ici dans ce temps de trouble! elle conspire contre l'État; elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de milord; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de milord, n'est-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADI ALTON.

Elle est pour moi?

ANDRÉ.

Non, madame, je vous jure.

LADI ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADI ALTON.

Eh bien! ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh! que non, madame; il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour et nuit; il ne parle que de sa chère Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

LADI ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADI ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADI ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah! oui, madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié.... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADI ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions, moi !

(Il sort.)

LADI ALTON ouvre la lettre, et lit.

Lisons : *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane....* Il ne m'en a jamais tant écrit.... *il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes, et ce que je vous dois : je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent ; comptez sur moi comme sur l'amant le plus fidèle, et sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(Après avoir lu.)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter ; elle est d'Écosse, sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Écosse ; ses amis agissent ; il court jour et nuit; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi ; et si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II.

LADI ALTON, POLLY, LINDANE.

LADI ALTON, à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.

Mademoiselle, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très agréables à lui dire ; qu'il s'agit de son bonheur (*avec emportement*), et qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous? quelle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh, madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADI ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.

Que voulez-vous, madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADI ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent ; allez y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez milord pour jamais, et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas! madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADI ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; et quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(Elle sort.)

LADI ALTON, seule.

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant ! passion funeste ! je suffoque.

SCÈNE III.

FREEPORT, MONROSE, paraissent dans le café avec la femme de Fabrice, la servante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre ; FABRICE, LADI ALTON.

LADI ALTON, à Fabrice.

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent : c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, madame, nous souhaiterions....

LADI ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(Elle sort.)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE. (A part.)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête.... Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois.... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, à Freeport.

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien! que trouvez-vous donc là d'admirable? (*Il prend les gazettes.*) Ah, ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort!

MONROSE, s'avançant.

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché.... *D'Edimbourg, le 14 avril.... On cherche partout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je! hem! que dites-vous? milord Monrose condamné à....

FREEPORT.

Oui, parbleu, le lord Monrose.... lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE lit.

(Froidement.)

Oui, cela est vrai.... (*A part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique.... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*A son valet Jacq*,

qui est dans un coin de la salle.) Hé! va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit.... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie, et fort honnête.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédents, un MESSAGER d'État.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartements?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, à part.

Une jeune Écossaise qu'on arrête! et le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah! pourquoi est-elle née?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement: fi! que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, M. le messager d'État.

FABRICE.

Ouais! mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon; cela va perdre ma maison.... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien.... Non, non, elle est très honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement, en prison, ou caution; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, et rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment.... M. le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé

de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! Il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles âmes.... Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort!.... Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI.

MONROSE, seul.

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement ! Je ne sais.... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions.... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, apercevant Polly qui passe.

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce.... Êtes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui....

POLLY.

Oui, monsieur, je suis assez jeune; je suis Écossaise; et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh! non, monsieur; il y a si long-temps que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parents, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah! j'entends; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse?

POLLY.

Oui, monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel, si long-temps impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse!... mais quelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh! pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans?...

POLLY.

Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il

n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge.

MONROSE.

Dix-huit ans! et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue! je ne me possède plus : il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs!

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être; souffrez qu'avant de quitter cette ville je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez; attendez encore quelques moments. Les filles qui se sont éva-

nouies sont bien long-temps à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, le tirant par la manche.

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvements d'impatience et de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, se tournant.

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite, croyez-moi ; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire, où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FABRICE; FRÉLON, dans le café à une table; FREEPORT, une pipe à la main au milieu d'eux.

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRÉLON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, se retournant vers Fabrice.

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, à Frélon.

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, à Frélon.

Un fripon... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRÉLON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme (pardonnez, si je répète ce qu'on dit), et d'un mauvais auteur!

FRÉLON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce bravegentilhomme de là-haut d'être Écossais.

FRÉLON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, à Frélon.

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FREEPORT.

Un milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise: je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement; serviteur. Cette Écossaise est belle et honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

LORD MURRAI, pensif et agité; FRÉLON, lui fesant la révérence, qu'il ne regarde pas; FABRICE, s'éloignant un peu.

LORD MURRAI, à Fabrice, d'un air distrait.

Je suis très aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE.

Milord, elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés! Grâces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice*) laissez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant Frélon*).

FRÉLON, à Fabrice.

Eh bien! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, en sortant.

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, à Frélon.

Mon ami.

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?....

LORD MURRAI.

Non ; il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Écosse ; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'État?

FRÉLON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, lui donnant quelques guinées.

Vous m'avez rendu service sans le savoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, et de mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRÉLON.

Grand merci, monseigneur : tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent ; je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, seul un moment.

Un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était possible que je

pusse réparer les torts de mon père! si le ciel permettait!... Entrons. (*A Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de temps sans venir ici? deux jours entiers!... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose; les ministres étaient à Windsor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à *mes* prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je *mourrais* de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me *serais* évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons: je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je *suis* coupable! que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, milord! gardez-vous en bien : elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes!

LORD MURRAI.

Quel est-il, ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déja comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée! juste ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit? Et que se disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCÈNE IV.

LADI ALTON, LORD MURRAI, POLLY.

LADI ALTON.

Ah! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre et de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (*A part.*) Quel contre-temps effroyable!

LADI ALTON.

Monstre, perfide!

LORD MURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très loin de l'être: ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADI ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADI ALTON.

Eh! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportements; je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADI ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

LADI ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADI ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout : des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! madame, arrêtez-vous; un mot; expliquez-vous, écoutez....

LADI ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déja dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

Que prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O ciel! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, et cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; et sans un gros homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire; mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! et que de revers accumulés en foule! je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(Il sort.)

POLLY, seule.

Voilà d'étranges aventures! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE; POLLY reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous, née dans le Locaber! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante et si malheureuse avec des sentiments si nobles.

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette âme, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence; il est proscrit lui-même; on le cherche; je l'exposerais peut-être, si je me nommais; vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement; mais je ne vous connais pas:

je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot serait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux.

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu, qui avez pitié de moi! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés !

LINDANE.

Quoi ! vous versez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, s'essuyant les yeux.

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment, et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse!... fils heureux d'être

mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres ! Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent, et mon cœur qui se fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie..... O mon père !..... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore ; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hasarde qu'un reste de jours déja proscrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! que faire? quel parti prendre? Ah, mon père!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez..... Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve..... ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez; votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous..... et pour moi..... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous..... oui, à tout..... je suis prête

à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai..... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien! l'amour paternel l'emporte; puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, et recevez encore mes embrassements et mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly; je ne reverrai plus milord Murrai; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiselle; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici! et il ne m'a point vue! c'est là le comble. O mon malheureux père! que ne suis-je partie plus tôt!

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable miladi Alton.....

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sure que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc ; je vous jure que milord.....

LINDANE.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour : je ne sais où je vais ; je ne sais ce que je deviendrai ; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère maîtresse ; on vous aime.

LINDANE.

Ah, Polly ! es-tu capable de me suivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde : mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi : ne me parle point de milord : hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi.....

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

Cela perce le cœur, mademoiselle : Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, monsieur, à qui je dois tant; vous, qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller : est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme, qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie : fi! que cela est sot de pleu-

rer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle : je vous ferai toujours du bien..... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? Ne manquez pas de m'écrire... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; et si jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très bien née. Je serais très aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez ; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O Ciel ! autre infortune, autre humiliation : quoi ! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que milord.... et mon père....

FREEPORT, à Fabrice.

Oh ! qu'à cela ne tienne ; quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie ; il ne faut point gêner les filles ; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*Bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous plaira ; écri-

vez-moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCÈNE II.

LORD MURRAI, et ses gens, dans l'enfoncement ; LINDANE et les acteurs précédents, sur le devant.

LORD MURRAI, à ses gens.

Restez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE, à Polly.

Hélas ! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce milord-là vient toujours mal-à-propos ; il est si beau et si bien mis, qu'il me déplaît souverainement ; mais, après tout, que cela me fait-il ; j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point... je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce

bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCÈNE III.

LORD MURRAI, LINDANE, POLLY.

LORD MURRAI.

Enfin donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas; une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, en essuyant ses larmes.

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si, en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI, montrant Polly.

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connaissez; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher; et vous, son fils! vous! vous osez m'aimer.

LORD MURRAI.

Je vous adore, et je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, mademoiselle; j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père? et où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène; c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle: croyez que je ne le crains

pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encore revenu ? Ciel, que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher : si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais : cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir ! après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces, avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable.... je vous suivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque temps ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instants précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez: songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi: je n'y résiste plus; j'ai honte d'avoir tardé.... cependant j'avais quelque espoir... N'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah, malheureuse!

SCÈNE V.

FREEPORT et FABRICE, paraissant d'un côté, tandis que MONROSE et sa fille parlent de l'autre.

FREEPORT, à Fabrice.

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point; j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point; mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, à Freeport.

Adieu, monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

Les acteurs précédents; le LORD MURRAI, dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

LORD MURRAI.

Ah! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit milord? Que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE, à sa fille, tandis que milord Murrai parle à son domestique.

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murrai, la plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient

encore insulter à tant de malheurs ! (*Il tire son épée.*)
Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, se jetant au-devant de Monrose.

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAI, toujours au fond du théâtre, à Monrose.

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*Il tire son épée.*)

LINDANE, entre les bras de Polly.

Cruel!.... vous oseriez!....

LORD MURRAI.

Oui, j'ose.... Père de la vertueuse Lindane, je suis le

fils de votre ennemi : (*Il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, et connaissez-moi. (*Il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah, mon bienfaiteur !... (*Il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAI, en montrant Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT, à Fabrice.

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE L'ÉCOSSAISE.

[1] ÉDITION de 1768 :

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne : la vérité est que le grand turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

[2] LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

[3] ACTE II, SCÈNE III, *édition de* 1760.

LADI ALTON.

Ah ! je respire : les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, etc.

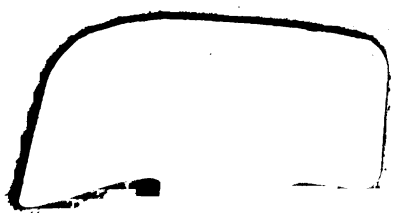
[4] *Ibid.* ACTE V, SCÈNE VI.

MONROSE.

.... Ah, mon bienfaiteur !... ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CATILINA, ou ROME SAUVÉE. . . . . Pag. 1
Préface. 3
Variantes. 86
Notes. 104
AMÉLIE, ou LE DUC DE FOIX. 107
L'ORPHELIN DE LA CHINE. 175
Épître dédicatoire. 177
Notes. 253
SOCRATE. 256
Préface de M. FATEMA, traducteur. 259
L'ÉCOSSAISE. 309
Épître dédicatoire. 311
A messieurs les Parisiens. 316
Avertissement. 321
Préface. 325
Variantes. 419